

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
 France: 1 an: 24 fr. 6 Mois: 12 fr. 3 Mois: 6 fr.
 Étranger: 1 an: 30 fr. 6 Mois: 15 fr. 3 Mois: 8 fr.
 Les abonnements sont traités dans tous les bureaux de poste.
 Les mandats sont payables en tout pays.

« Le plus court récit m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléphone: WAGRAM 57-43, 57-45
 Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

LES ALLEMANDS DÉTESTENT NOTRE MUSIQUE



La musique d'un régiment français jouait l'autre jour dans un village à quelque distance du front. C'était le soir. Soudain, un obus ennemi tomba au voisinage des musiciens. Plusieurs d'entre eux furent blessés et leurs instruments fort endommagés. Qui dira après cela que les Allemands aiment la musique?

L'INSTITUTRICE

C'est dans un tout petit village de l'Est, non loin de Meaux et juste avant d'entrer dans la zone des armées.

C'est un petit village charmant, entouré de bois où des muguels embaument, de hauts plateaux plantés de pommiers en fleurs, de sentiers creusés dans des aubépines; de « rus » qui murmurent au fond des vallons revêtus du manteau lumineux des boutons d'or.

Il peut bien sourire, maintenant, le petit village, avec sa vieille église trapue et sa neuve mairie-école. Il l'a échappé belle. Car, des collines d'en face, des canons étaient déjà braqués sur lui; et, sans l'admirable stratégie de l'armée anglaise, les Barbares y auraient débouché par les chemins des amoureux.

Vous pensez bien qu'au début de la guerre l'instituteur de ce charmant village fut mobilisé. Les enfants, disait-on, peuvent aller au bourg voisin. Or, ce bourg se trouve à deux kilomètres, en bas d'une pente où les convois automobiles dévalaient à fond de train. Un jour, un petit imprudent fut renversé. Les parents ne laissèrent plus descendre les écoliers. Ceux-ci furent enchantés: ils préféraient l'école buissonnière. Mais dans quel état étaient-ils, au bout de quelque temps? Déguepillés, hirsutes, sales, avec des gestes de braconnier et des prunelles de loup!

Ainsi les trouva l'institutrice qu'on se décida tout de même à leur envoyer, et qui arriva, un jour, à pied, en haut de la côte, ayant pour tout bagage un petit sac et un violon.

C'était une toute jeune fille de Paris, qui était entrée d'abord au Conservatoire de musique, puis, pour des raisons de famille, à l'Ecole normale. Elle était jolie, fraîche, naturellement élégante; les paysans la regardaient effarés, et le maire, un pauvre vieux adipeux, déclara qu'« elle ne fera jamais l'affaire ».

Elle, sans rien dire, s'installa dans l'école et dans les quelques meubles — une table, un lit pliant, une chaise — qu'on voulut bien lui prêter.

A ce moment, les troupes françaises avaient succédé aux troupes britanniques, et les occupations ne manquaient pas au secrétaire de la mairie.

Or, ce secrétaire fut, à son tour, mobilisé. — Je le remplacerai! dit l'institutrice. Et elle le remplaça, assistant le maire pour les mariages, dressant les actes d'état civil, délivrant des sauf-conduits, distribuant les allocations, rédigeant le budget, et elle fit si bien que le village n'eut plus recours qu'à elle; qu'on l'appela pour soigner les malades, pour ensevelir les morts, et que l'autre jour le garde-champêtre est venu la chercher pour « reconnaître » un cadavre déterré et l'aider à le transporter à une autre place.

Et vous devinez l'étonnement des officiers et des médecins quand ils viennent réquisitionner le bétail ou vacciner les enfants, de se trouver en face d'une toute jeune fille qui dépose son violon pour leur fournir de brèves et claires explications.

Bientôt, comme il ne lui restait plus de temps pour sa musique dans la journée, elle jouait la nuit; et, quand, par hasard, on passait sur la petite place endormie, on pouvait entendre, là-haut, dans la chambre de l'institutrice, gemir les valse de Chopin ou planer les chorals de Méhul.

Il va sans dire qu'elle tenait six heures de classe par jour.

D'abord les enfants, déshabitués de l'école, étaient venus en rechignant. Mais, au bout de quelques jours, tous l'adoraient, et c'était à qui lui porterait des fleurs, ferait son ménage, bêcherait son jardin. Elle, dans son enseignement, ramenait tout à la guerre qu'ils avaient failli connaître de si près; leur parlait d'autres enfants qui durent abandonner précipitamment leur village, qui avaient souffert du froid, de la faim, de la fatigue, de la perte de tout ce qu'ils chérissaient. Et, à ceux de ses élèves qui se distinguaient par leurs sentiments de bonté et de pitié, elle payait, le dimanche, un voyage à Paris, le déjeuner, le goûter, et les conduisait devant Notre-Dame, au Louvre, aux Invalides, afin d'éduquer leur sens de la beauté.

Le jeudi, elle amenait sa classe dans la forêt; leur désignait les fleurs, les bestioles, les chants d'oiseaux, choses qui manquaient à tant de contrées dévastées, et qu'ils devaient, eux, à tous ceux qui étaient si glorieusement tombés sur les champs de bataille de la Marne.

Et comme le petit village n'avait pas de monument « aux morts pour la patrie », l'institutrice fit élever par ses élèves, dans une clairière, au bord d'un « ru », un autel de pierre, où les enfants dédiaient leurs bouquets et leurs couronnes « aux héros inconnus ».

Quelquefois aussi, debout au pied d'un arbre, elle jouait du violon, improvisait des rondes champêtres, tandis que les enfants cabriolaient autour d'elle.

Et quand l'institutrice revenait au village, avec sa petite troupe, aux joues enflammées, les têtes couronnées de pampres, on eût dit une sage faunesse ramenant au bercail ses petits faunes.

Ah! si vous saviez comme je les aime! nous dit-elle, l'autre jour; vous ne les trouvez peut-être pas très beaux, ni très propres, ni très débourrés, mais si vous saviez comme ils sont sensibles! Maintenant que j'ai connu ces petits paysans, je voudrais rester institutrice d'école primaire!

Hélas! Il paraît que cet humble vœu est bien difficile à exaucer. Le directeur de l'Enseignement a avisé la jeune fille qu'elle devra, après la guerre, rentrer à l'Ecole normale terminer ses études secondaires, faute de quoi elle serait astreinte à payer à l'Etat 2,000 francs pour frais de déboursés.

2,000 francs! Où les prendrait-elle, la pauvre, elle qui se prive déjà de tout pour gâter ses petits!

Mais puisque la guerre a aboli tant d'usages surannés, ne pourrait-on pas encore abolir celui-là et laisser les institutrices libres d'opter pour les enfants de nos campagnes si leur cœur les y entraîne?

Il me semble que la France y gagnerait; je crains seulement que de pareilles désertions ne soient que peu imitées!

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Décidément, ce n'est pas une affaire commode, en Allemagne, que de trouver un cuisinier. Disons, puisque l'usage, chez nos ennemis, est à la grandiloquence, un dictateur de l'alimentation. Le mot même, qu'ils ont créé pour la circonstance, est étrange. Sous le second Empire, chez nous, on rapporte qu'un ministre de l'Instruction publique, tirant sa montre, disait fièrement: « A cette heure-ci, tous les élèves de troisième, dans toute la France, font la même version latine! » Les Allemands en sont arrivés à souhaiter qu'un dictateur d'une autre sorte, le dictateur des ventres, puisse dire: « A cette heure-ci, tous les Allemands sont en train de manger le même nombre de pommes de terre, à la même graisse synthétique. » Car cela vaut mieux que de savoir qu'il y a encore des gens qui ont des pommes de terre, mais bien davantage qui doivent s'en passer.

Seulement, il faut le répéter, découvrir ce dictateur n'est pas commode. Il y a quelques jours, je l'ai fait remarquer aux lecteurs d'Excelsior, on tendait à croire que le dictateur serait pris en Bavière, et appuyé d'un socialiste, de façon à raffermir la fidélité de l'Allemagne du Sud, qui n'est pas satisfaite, et à payer la domestication des socialistes. Puis une oscillation en sens contraire s'est produite, ce qui prouve que les fonctionnaires prussiens n'acceptaient point la solution, pas plus que les hobereaux propriétaires-agriculteurs de l'Allemagne du Nord.

Jusqu'à ce jour, aucune décision n'a pu intervenir, ce qui prouve des méfiances profondes, et on annonce que l'empereur lui-même viendra à Berlin pour désigner le dictateur. Seule, son autorité pourra faire taire les mécontents; car, quel que soit l'homme désigné, il y aura des mécontents!

Pierre Mille.

Grâce à la splendeur des beaux jours, les diners sur l'herbe ont recommencé au bois de Boulogne. Et si c'est un grand bonheur pour de braves gens qui y trouvent un rappel des plaisirs rustiques, c'est aussi la désolation des gazonniers. Ah! qu'avec un peu de discipline chez ces Parisiens du pique-nique, tout cela pourrait vite s'arranger!

C'est ce qu'a pensé, l'autre soir, un garde du Bois. Près d'une rivière, une nombreuse famille, après manger, pliait bagage et se disposait à partir en laissant sur l'herbe un nombre incommensurable de papiers gras. Le garde fit observer que c'était fort mal agir, alors qu'il y avait à deux pas des récipients spéciaux pour ces genres de résidus. Et il invita les dîneurs à faire place nette.

— Ce ne sont jamais que des chiffons de papier. Ce n'est pas dangereux.

— Mais c'est laid, objecta fermement le garde. Et puis, chiffon de papier ou pas, je ne m'appelle pas Bismarck-Holweg, moi, et j'y attache de l'importance.

La réponse, forte et inattendue, fit un effet puis-

sant. L'instant d'après, le gazon était sans souillure. Admirez comme une parole bien placée peut faire de grandes choses!

Peu à peu, les grosses affaires ébauchées avant la guerre renaissent, et mieux qu'à l'espérance: à la réalité.

Peu de temps avant l'attentat germanique, un ingénieur connu, M. Franck, avait fait admettre un plan qui eût enchanté le baron Haussmann.

Il prolongeait l'avenue des Champs-Élysées et l'avenue de la Grande-Armée jusqu'à la forêt de Saint-Germain, par une voie automobile, hippique, cycliste. Les piétons eux-mêmes n'étaient pas oubliés.

La Compagnie du Métropolitain se laissait tenter et un petit chemin de fer vicinal aurait fait le trajet au prix arrêté de vingt-cinq centimes.

Une société d'actionnaires fut constituée, et déjà les principaux membres avaient acheté des terrains le long de la future voie, espérant spéculer... quand arriva le 2 août...

Aujourd'hui, la société s'est réunie à nouveau. Et c'est prochainement que l'on commencera la grande voie...

Du Cri de Paris:

Un de nos plus éminents sociétaires se rendit dernièrement à quelques kilomètres de notre front de Verdun, pour faire à nos poilus largesse de son talent.

Il fut fort applaudi et eut plaisir à constater que les héros rendaient à son mérite l'éclatant hommage qui lui était dû.

Une seule chose gâta sa grande joie: le général P..., qui était au premier rang de l'assistance, sembla un peu distrait, un peu lointain.

A la fin de la séance, le général complimenta cependant l'artiste comme il convenait.

— Je vous remercie beaucoup, mon général, répondit l'illustre sociétaire; mais avouez que vous ne m'avez pas écouté... Oh! je ne vous en veux pas. Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander à quoi vous pensiez; mais enfin, vous ne m'écoutez pas, mon général, avouez-le.

Voici un signe de l'amitié franco-espagnole qui n'est point à négliger. La modiste de Madrid — la « modistilla » — abandonne, paraît-il, la mise et l'allure traditionnelles et ressemble comme une sœur à la minidette de Paris. La « modistilla » a quitté la mantille et la cape; elle trotte tête nue, oreille découverte, ramenant sur sa joue une petite mèche frisée. Elle noue autour de son cou un « tour en plume », porte sa montre en bracelet et achète sa poudre de riz chez nos parfumeurs.

Cette silhouette « de Paris » est-elle dépaycée dans la capitale de l'Espagne? Point du tout! La « modistilla » sillonne surtout le quartier de Salamanca et la rue Velasquez. Or, de l'avenue de Madridènes, le quartier de Salamancque modernisé rappelle à s'y méprendre notre quartier des Ternes, et la rue de Velasquez fait songer aujourd'hui au boulevard de Courcelles.

Paris a conquis pacifiquement la « modistilla » et le décor de la « modistilla »!

Paris est fier de cette double conquête!

Le départ des hommes a fait surgir des énergies féminines.

Entre autres métiers qu'exercent depuis la guerre nos gracieuses compagnes, celui de chauffeuses fut favorisé.

L'habitude en est prise. Mais voici du nouveau. Ce n'est plus seulement pour les services publics que l'on demande des chauffeuses, mais pour les automobiles particulières.

Et, mieux, au Bois, on voit chaque matin nombre de femmes du monde conduisant elles-mêmes. C'est fort gracieux.

La comtesse de T... donna l'exemple.

Or, il est au Bois un vieux cocher bien connu dans le monde des théâtres et que Georges Feytaud surnomma le Marquis, pour ses grands airs de seigneur.

Le Marquis lui-même, depuis qu'il roule, connaît son monde.

Hier, il arrêta son cheval devant l'auto de la comtesse:

— Passez, comtesse... dit le vieux cocher.

— Merci, marquis... répondit Mme de T...

Et le Marquis, la regardant:

— C'est la première fois, entre comitesses, que ça ne s'est pas... attrapé...

Et il fouetta son cheval... un cheval couronné.

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste

SUR UN MARCHAND DE SOUPE

Non contente d'avoir un empereur, l'Allemagne est en train de s'en donner un second. Celui-ci portera le titre, moins reluisant mais plus moderne de « dictateur économique » ; peut-être même ne s'appellera-t-il que « dictateur des produits alimentaires ».

Quant à sa fonction, elle consistera essentiellement à rationner ses nationaux. C'est lui qui décidera en dernier ressort du menu quotidien de soixante-dix millions d'habitants.

On disait jadis que le journalisme menait à tout. On pourra en dire autant dorénavant de la dictature. Un dictateur peut sans effort devenir un marchand de soupe !

Satisfaire soixante-dix millions de clients, c'est incontestablement pour un entrepreneur de l'alimentation, une entreprise difficile par tous les temps. Mais quand il s'agit de remplir ce programme, en temps de guerre et sous le régime du blocus, l'entreprise peut paraître désespérée.

Aussi bien le rationnement à outrance n'est pas seulement intolérable, il est par surcroît impossible.

Décider, chaque fois que l'on abat un bœuf, que chaque Allemand aura droit à un soixante-dix millièmes de ce bœuf, c'est faire un raisonnement scientifique, mais c'est aussi décider une mesure absurde. D'autant que le bœuf n'est pas un produit homogène. Un kilo de pieds et de sabots n'a pas, je pense, la même valeur qu'un kilo de filet.

Après cela, vous ne vous étonnerez pas que, devant l'impossibilité de résoudre le problème de l'alimentation pour tout l'empire, on se soit décidé à le résoudre par villes et par provinces.

On est alors arrivé tout naturellement aux résultats suivants :

Un habitant de la Bavière a régulièrement droit à 800 grammes de viande par semaine.

Un habitant de Torgau à 500 grammes.

Un habitant d'Erfurt à 400 grammes.

Un habitant du duché d'Anhalt à 312, (les gouvernements d'Anhalt sont des gens précis.)

Un habitant de Chemnitz a droit à 300 grammes.

Encore celui-là doit-il se tenir pour fort heureux, à côté de certains de ses compatriotes. Carons qui n'ont droit, eux, en tout et pour tout, qu'à 125 grammes de viande par tête et par semaine.

Comment le dictateur économique va-t-il se tirer d'affaire ? En répartissant mieux son stock de marchandises ? C'est difficile quand on n'a pas de réserves. En constituant des réserves ? C'est difficile, quand la production est insuffisante. En rationnant encore ses nationaux ? Il faudra bien. Et aussi par des procédés empiriques. Le seul fait que l'on ait pensé au docteur Helfferich, actuel ministre des finances, pour remplir cette fonction, laisse rêveur.

Le docteur Helfferich, que l'on a appelé « le plus grand des financiers, après Law » pousse la virtuosité à ce point que, même sans revenus et presque sans effort, il apporte toujours des millions merveilleux et couvre des emprunts de quarante-cinq milliards comme en se jouant, par de simples artifices d'écriture et sans avoir seulement besoin d'un centime.

L'idée d'appliquer ce procédé à l'approvisionnement des Allemands était sans nul doute heureuse et profitable. Par un simple raisonnement le docteur Helfferich eût convaincu ses compatriotes qu'il avait abondamment mangé et chacun se serait aussitôt retiré chez lui, en déboutonnant sa chemise et en se plaignant d'avoir l'estomac surchargé.

Malheureusement, il n'y a pas deux Helfferich, même en Allemagne. Si le docteur devenait « dictateur économique » il faudrait qu'il cessât d'être ministre des finances. Lui parti, que resterait-il de ce magnifique édifice de la prospérité financière de l'Allemagne ? Car on peut être dictateur, mais on ne peut pas être partout.

Candide.

Les socialistes suisses protestent contre l'arrestation de Liebknecht

Zurich, 22 mai. — Une grande réunion organisée par le parti socialiste suisse dans le but de protester contre l'arrestation de Liebknecht a eu lieu hier à Zurich.

L'assemblée a voté, à l'unanimité, un ordre du jour protestant contre l'acte d'injustice commis par le gouvernement allemand, blâmant le gouvernement suédois pour la condamnation qui a frappé les socialistes Haden Hoylund et Ohjelund et demandant que ces jugements soient cassés. Les assistants, se formant ensuite en cortège, ont parcouru les rues de Zurich en manifestant au cri de « Vive Liebknecht ! »

LA SITUATION MILITAIRE

LA LUTTE ACHARNÉE POUR LE MORT-HOMME

Nous reprenons le fort de Douaumont

La nouvelle bataille engagée depuis samedi sur la rive gauche de la Meuse paraît se développer de la même manière que les précédentes. Un bombardement intense suivi d'attaques réitérées a permis à l'ennemi de gagner un peu de terrain durant les douze premières heures. Après quoi tous ses efforts se sont brisés contre nos positions de soutien, pendant que des contre-attaques locales le refoulaient sur plusieurs points.

L'offensive, qui portait cette fois sur tout le front compris entre le bois d'Avocourt et Gumières, a complètement échoué aux deux ailes. Entre le bois d'Avocourt et la cote 304 d'une part, entre le Mort-Homme et Gumières d'autre part, c'est nous au contraire qui avons enlevé plusieurs petits ouvrages au bois d'Avocourt et

ses progrès ont été enrayés aussitôt, bien qu'il ait lancé à l'assaut, dans la journée de dimanche, une brigade entière sur ce front de sept cents mètres environ. Dans la nuit qui a suivi, et dans la journée d'hier, ce sont nos troupes qui ont repris quelques-unes des positions précédemment perdues.

Il ne reste donc à l'ennemi qu'un saillant au nord du Mort-Homme, qu'il ne pourra pas mieux utiliser que celui du nord de la cote 304, occupé par lui le 6 mai, parce que nos feux de flancement s'opposent à son progrès.

Sur la rive droite de la Meuse, c'est nous qui avons pris l'offensive et enlevé aux Allemands les carrières d'Haudromont, situées au bas du coteau qui domine à l'ouest la forêt du même nom, et que l'ennemi avait fortement organisées. Dans la journée d'hier s'est développée dans cette région, sur un front de deux kilomètres, avec un succès complet, une attaque qui nous a permis de pénétrer de nouveau dans le fort de Douaumont.

Les nouvelles qui nous parviennent de Mésopotamie montrent que la capitulation de Kut-el-Amara n'a pas entraîné, comme on pouvait le craindre, la retraite de la colonne du général Gorringe.

Un contingent de cavalerie russe a rejoint cette colonne. Ce n'est pas là une jonction encore, mais c'en est le signe avant-coureur, de même que les rencontres d'officiers allemands et bulgares à Negotin, aux derniers jours d'octobre 1915, présageaient la prochaine réunion des armées. Les cosaques qui viennent d'accomplir ce raid d'environ 250 kilomètres ont sans doute pris la route qui longe la frontière persane, depuis Kasri-Chirin, par Guilan et Karazan. Cette route est donc ouverte aux armées de l'Entente et sera bientôt utilisée.

Jean Villars



deux tranchées entre ce bois et la route d'Elnes à Hancourt.

Au centre, l'ennemi a d'abord réussi à nous prendre notre tranchée de première ligne au nord et à l'ouest du Mort-Homme. Mais à l'ouest

LA GUERRE EN ASIE

UN BEAU RAID DE COSAQUES



Nous avons signalé hier, en dernière heure, d'après le communiqué du War office, qu'un contingent de cavalerie russe avait rejoint les forces anglaises du général Gorringe, qui opèrent au nord de Kut-el-Amara. Le contingent russe dont il s'agit est composé de Cosaques de l'Ukraine, cavaliers fameux, qui ont dû accomplir un raid de 125 milles à travers le désert.



GÉNÉRAL BRONSART VON SCHELLENDORF
qui commande l'armée turque en Arménie

L'OFFENSIVE AUTRICHIENNE DANS LE TRENTIN

L'attaque est poussée par trente-huit divisions

ROME, 22 mai. — Une note de l'agence Stefani donne des renseignements précis sur la valeur des effectifs austro-hongrois dans le Trentin.

Rappelant que le 16 novembre 1915 il y avait sur les premières lignes du front italien 20 divisions autrichiennes avec 300 bataillons environ, la note indique que, « le 15 mai 1916, on compte sur le front italien 38 divisions austro-hongroises avec 500 bataillons environ. Ce qui constitue une augmentation de 18 divisions comparative-ment à la situation de novembre. La plus grande partie de ces divisions ont été empruntées au front de Galicie, soit complètes, soit par groupement de bataillons pris aux différentes unités engagées contre les Russes. D'autres divisions viennent de l'Albanie, de la Serbie ou du Monténégro. Enfin, quelques-unes d'entre elles furent reformées entièrement avec des éléments divers (bataillons du landsturm, volontaires de marche, etc., déjà existants dans la zone). »

« Les nouvelles unités furent en grande partie (16 divisions) utilisées pour constituer dans le Trentin une masse de manœuvre destinée à une offensive dans le secteur entre Adige et Brenta.

« En plus de ces unités, on maintient dans les autres secteurs les troupes qui s'y trouvaient antérieurement pour la défense du front occidental du Trentin et pour différents services.

« Les 16 divisions constituant la masse de manœuvre sont formées des meilleures troupes combattantes dont peut actuellement disposer l'empire austro-hongrois.

« Il est donc évident que l'armée ennemie accomplit en ce moment contre notre front un immense effort, et c'est pour le contenir que notre brave armée combat, avec des alternatives inévitables, mais avec une sereine confiance et une fermeté inébranlable. »

Bagdad est menacée de trois côtés

LONDRES, 22 mai. — Le critique militaire des *Daily News* consacre son article à l'avance considérable que viennent d'effectuer les commandants russes et anglais dans leurs opérations stratégiques de Mésopotamie. Il émet l'opinion que la ville de Bagdad est maintenant menacée dans trois directions par les colonnes russes agissant en mouvements simultanés.

Le grand-duc doit toutefois poursuivre son avance prudemment. Il lui faut prendre soin que chaque colonne soit en liaison avec ses voisines, que ses flancs et ses lignes de communications



soient entièrement assurés. Nous ne devons pas nous attendre, ajoute-t-il, à des avances soudaines et sensationnelles, mais à des progrès soutenus et continus. Il n'y aura pas de Tannenberg en Anatolie.

L'effort des Turcs pour arrêter le flot des Russes

LONDRES, 22 mai. — Les autorités militaires turques continuent à diriger tous les renforts dont elles disposent vers l'intérieur de l'Asie-Mineure et de ce fait les forces qui avaient été réunies pour la défense de Constantinople se trouvent considérablement affaiblies.

Les Allemands insistent spécialement sur le danger qu'il y aurait de laisser le front européen pratiquement sans défense.

4,000 Allemands sont attendus le mois prochain à Bagdad où une division autrichienne d'environ 12,000 hommes est déjà arrivée ce mois-ci.

Communiqué britannique

LONDRES, 21 mai. — Nos avions ont eu, samedi, plusieurs rencontres heureuses.

Un aviatik est tombé en flammes dans les lignes ennemies, sur des arbres, à la lisière de la forêt d'Adinifer. On a vu un des occupants projeté hors de l'appareil.

Un second appareil ennemi est également tombé en flammes dans les lignes allemandes, après une rencontre avec un de nos éclaireurs.

Un troisième s'est abîmé dans nos lignes près de Maricourt.

Un de nos avions est tombé dans les lignes ennemies.

Ce matin, dimanche, très bon travail de l'artillerie.

Un avion ennemi a atterri intact dans nos lignes. Le pilote et l'observateur ont été faits prisonniers.

Samedi soir, l'ennemi a lancé trois petites attaques au sud-ouest de Wiltje, toutes les trois ont été repoussées.

L'artillerie ennemie a été très active pendant la journée sur tout le front Vymé-Loos.

A partir de 2 heures de l'après-midi, la canonade ennemie, au sud de Souchez, a été très violente contre nos tranchées de première ligne.

Notre artillerie a répliqué en bombardant les batteries et les tranchées allemandes.

Mazingarde, Neuvilles-Mines et les tranchées près d'Authuille, d'Ouvillers, d'Hulluch, du Bois du Sanctuaire, ont été bombardées. Notre artillerie a réduit au silence une batterie au nord du bois de Mametz.

L'activité des mines a été grande près de la redoute de Hokenzollern et au nord du canal de La Bassée.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS du Lundi 22 Mai (659^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au sud de Berry-aux-Bac, nous avons fait exploser deux mines avec succès à la cote 108.

En Champagne, une émission de gaz faite par les Allemands dans la zone comprise entre la route de Souain à Somme-Py et la route de Saint-Hilaire à Saint-Souplet n'a donné aucun résultat; une saute brusque de vent a détourné presque aussitôt la nappe gazeuse sur les tranchées ennemies.

Sur la rive gauche de la Meuse, les actions d'infanterie ont continué au cours de la nuit. Dans le bois d'Avocourt, nos grenadiers ont acquis quelques avantages et ont occupé plusieurs blockhaus évacués par l'ennemi.

Dans la région ouest du Mort-Homme, la lutte a été particulièrement acharnée; plusieurs tentatives faites par l'ennemi pour élargir ses progrès ont été brisées par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses; une vigoureuse attaque menée par nos troupes nous a permis de reprendre une partie du terrain perdu dans la nuit du 20 au 21.

Sur la rive droite, les Allemands ont, à plusieurs reprises, contre-attaqué les positions des carrières d'Haudromont enlevées par nous hier. Toutes leurs attaques ont été arrêtées par nos feux et leur ont valu de grosses pertes. Aux abords du village de Vaux, une petite opération exécutée ce matin nous a rendus maîtres d'une tranchée allemande.

Aux Eparges, plusieurs mines allemandes ont explosé sans nous causer de dégâts.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la région de Verdun, nos avions ont attaqué des ballons captifs allemands; six de ces ballons se sont abattus en flammes.

Au cours d'un combat aérien, un de nos pilotes a abattu un avion allemand dans la région des Eparges.

Deux autres appareils ennemis, attaqués par les nôtres, sont tombés désemparés, l'un dans les lignes ennemies près de Liancourt-Fosse (près de Roye), l'autre dans nos lignes à Fontenoy (ouest de Soissons).

Ce matin, des avions ennemis ont jeté des bombes sur Dunkerque.

Dans les nuits du 20 au 21 et du 21 au 22, plusieurs opérations ont été exécutées par nos groupes d'avions de bombardement. Des obus ont été lancés avec succès sur les gares de Metz-Sablons, d'Avricourt et de Roye, sur les dépôts de munitions de Biaches et de La Chapelle, sur les bivouacs de la région d'Azanne et sur le village de Jemiez où était installé un poste de commandement important. En outre, deux de nos dirigeables ont arrosé de bombes les gares et les voies ferrées de Brioules et de Dun.

Ce matin, un de nos avions de chasse lancé à la poursuite d'un des appareils allemands qui venait de bombarder Dunkerque l'a rejoint et abattu à Willeze (nord-est de Cassel).

En Alsace, deux avions ennemis ont été descendus en combat aérien: l'un est tombé dans nos lignes à Senthelm (sud de Thann), l'autre dans la région du Bonhomme, à peu de distance de nos tranchées.

(Voir en Dernière Heure le communiqué de 23 heures.)

AUTOUR DE LA BATAILLE DE VERDUN

La huitième sous-commission de la commission de l'armée (faits de guerre) a chargé hier M. Abel Ferry, député des Vosges, d'un rapport sur les événements qui se sont déroulés à Verdun antérieurement au 5 mars 1916.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Ayuntamiento de Madrid

Les opérations militaires du 14 au 20 mai dans la région de Verdun

Calme relatif du 15 au 17 mai. Violents bombardements sur tout le front nord, secteurs d'Avocourt, de la cote 304 et de Douaumont.

Nous identifions deux nouvelles divisions allemandes vers Malancourt.

Dans la nuit du 17 au 18, deux attaques allemandes sur le réduit du bois d'Avocourt sont repoussées; nous enlevons un fortin ennemi sur les pentes nord-est de 304.

Le 18, l'ennemi attaque en fin de journée tout le front compris entre le bois d'Avocourt et le ravin sud de Béthincourt. Il réussit à occuper un petit ouvrage fortifié au sud de la cote 287, qui est rejeté sur l'ensemble du front avec de grosses pertes.

Le 19, très violente lutte d'artillerie sur la gauche de la Meuse.

Le 20, grosse attaque allemande sur la région Mort-Homme. Entre le Mort-Homme et le Mort-Homme, l'ennemi est arrêté; nous maintenons les tranchées enlevées en avril. Sur les pentes ouest du Mort-Homme, les Allemands réussissent à enlever les tranchées de première ligne sur un front de douze à quinze cents mètres.

Les nuits du 18 et du 20 mai ont été d'une violence égale.

Sur le reste du front, nous avons réussi quelques coups de main: le 14 mai à l'ouest du Mort-Homme et près de Vermandovillers (sud de la Sermeuse), et le 15 sur les Hauts-de-Meuse.

A la même date, l'ennemi a fait quelques tentatives demeurées infructueuses en Champagne sur nos tranchées de la Butte de Mesnil.

Les effectifs turcs et leur commandement des Dardanelles à Adalia

LONDRES, 22 mai. — Le général Liman Sanders est commandant en chef des troupes turques. Il gouverne la côte d'Asie des Dardanelles à Adalia. Il commande à 180,000 hommes, dont 50,000 gardant les Dardanelles.

En Thrace, le général von Thronner est quartier général à Andrinople. Il a 35,000 hommes, dont beaucoup d'Autrichiens.

En Syrie, Djemal pacha, avec le général von Kressenstein comme chef d'état-major, a 70,000 hommes.

Sur le front du Caucase et en Arménie, 100,000 hommes sont concentrés sous les ordres du général Brancart von Schellendorf, qui a 120,000 hommes en Mésopotamie.

Cela donne environ 860,000 hommes sous drapeaux. — *Daily Mail*.

Le sort du général Townshend et de son état-major

LONDRES, 22 mai. — L'ambassadeur américain à Londres a informé sir Edward Grey que l'ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople avait été chargé par le gouvernement ottoman de faire savoir que le général Townshend et son état-major seraient convenablement installés dans la ville de Prinkipo, où ils jouiront de leur pleine liberté.

L'EXEMPLE DE VERDUN



LE KRONPRINZ A FRANÇOIS-JOSEPH. — Tu es maintenant, n'est-ce pas, à ton tour.

Le remaniement ministériel en Allemagne

Quels seront les nouveaux pasteurs des sept vaches maigres ?

Nous avons publié hier en dernière heure une information du *Berliner Tageblatt* qui annonçait d'une part la nomination du comte Roedern au secrétariat des Finances et d'autre part celle de M. Batocki comme dictateur des vivres.

Quant à M. Helfferich, que le comte de Roedern remplace aux Finances, il prend au ministère de l'Intérieur la succession de M. Delbrück et devient ainsi vice-chancelier.

Il y a lieu de croire que les informations officielles concernant ce remaniement ministériel seront incessamment confirmées, mais pour l'instant, le *Berliner Tageblatt* est le seul qui ait annoncé ces nominations.

Quels seront les pouvoirs du nouveau dictateur ?

Des discussions assez étendues sont déjà engagées au sujet des pouvoirs qui seront attribués au nouveau dictateur. Le correspondant du *Daily Telegraph* à Rotterdam émet à cet égard l'opinion que voici :

Tous pouvoirs seront donnés au nouveau département pour inventorier, confisquer, distribuer, suivant des ordres fixés par lui, tous les produits alimentaires existant dans l'Empire. La réglementation ne se limiterait pas aux vivres destinés à l'alimentation des soldats, mais porterait sur ceux destinés aux animaux.

Ainsi, l'opposition des Etats est demeurée vaine, et la Prusse a obtenu la haute main sur la répartition des vivres dans tout l'Empire. Elle était sans doute la plus intéressée à modifier les conditions présentes ; mais les Etats, qui ont plus à perdre qu'à gagner à la proposition nouvelle, ne vont certainement pas renoncer à manifester leur mécontentement. La Prusse a peut-être été imprudente de donner aux aspirations particularistes cette nouvelle occasion de s'affirmer et de se justifier.

En outre on nous annonce de Zurich que la Bundesrat doit discuter aujourd'hui le nouveau projet relatif au ravitaillement de la population civile. « Il s'agit de savoir, écrit à ce propos le *Berliner Tageblatt*, si l'on entend donner au chancelier le pouvoir de séquestrer des vivres, de fixer les prix de vente et de dire enfin si toutes les industries de l'empire devront, dans ce domaine, se soumettre aux ordres du chancelier ».

Quoi qu'il en soit il se confirme que M. Batocki ne sera pas seul. La *Gazette de Voss* assure, en effet, que c'est le général Groner qui représentera les autorités militaires dans le nouveau département des vivres. C'est lui qui sera chargé de donner des ordres aux commandants de place pour tout ce qui concerne la vente ou la réquisition des denrées alimentaires.

Après cela, comme l'annonce un télégramme de Berlin daté du 22 mai, que le docteur Delbrück a définitivement accepté le poste de professeur de sciences politiques à l'Université d'Iéna.

Les nouveaux impôts produiront 800 millions de mark

Zurich, 22 mai. — Les partis bourgeois du Reichstag se sont mis d'accord sur un compromis concernant les nouveaux impôts. La *Taegliche Rundschau* considère que, malgré l'opposition des socialistes, les impôts seront finalement acceptés par le Reichstag et on estime qu'ils produiront environ 800 millions de mark par an.

On annonce de Genève que le Reichstag a voté des résolutions bien intéressantes le budget du ministère de l'Intérieur.

Les Allemands capturent trois vapeurs suédois

STOCKHOLM, 22 mai. — Suivant des avis venus de Malmö, les trois steamers suédois *Gothia*, *Rex* et *Myrator*, faisant le service de cabotage le long de la côte suédoise, ont été capturés par les Allemands dans la partie sud de la Baltique.

Disparition d'un navire espagnol

MADRID, 21 mai. — On signale de Bilbao que les nouvelles manquant du vapeur espagnol *Marquis de Indola* attendu de Newport. On craint que le navire n'ait été victime d'un torpillage en continuant des attentats allemands contre le pavillon espagnol. Les armateurs du Golfe de Gascogne demandent de suspendre la navigation si le gouvernement n'obtient pas de l'Allemagne des garanties suffisantes.

Le torpillage du « Portugal »

ODessa, 20 mai. — Le commandant du bateau-mitrailleur *Portugal*, torpillé lâchement par les Allemands, est arrivé à Odessa. Ce commandant est un capitaine de la marine française, Léon Duval. A son arrivée, il a présenté au Gouverneur général du Caucase et au Gouvernement français un rapport circonstancié sur le torpillage du navire.

Le président de la République sur le front

S. M. la reine Elisabeth reçoit la croix de guerre

En compagnie du général Hély d'Oissel, le président de la République a visité les organisations françaises de Neuport-Bains et de l'embarcadere de l'Yser. Reçu par le roi Albert, M. Raymond Poincaré a ensuite examiné les organisations belges en avant de Ramscappelle et au sud de Neuport-ville.

Le Président a remis la Croix de guerre à S. M. la reine Elisabeth, en hommage de l'admiration du



LA REINE ELISABETH en conversation avec le GÉNÉRAL DE CUNINER sur une plage belge.

peuple français pour sa magnifique vaillance et pour l'inlassable dévouement qu'elle ne cesse de témoigner, sous le feu de l'ennemi, aux combattants et aux blessés.

La reine a répondu qu'elle serait heureuse de porter les mêmes insignes que les officiers et soldats français qui se sont distingués par leur bravoure.

Le président, ayant ensuite remis des décorations et des médailles militaires à de nombreux officiers et soldats belges, s'est rendu à Dunkerque, où il a visité, à l'hôpital, les victimes des récents raids aériens allemands. M. Raymond Poincaré a laissé à M. Tuquet, maire de Dunkerque, une somme de 1.000 francs destinée aux familles des victimes nécessitées.

EN MACÉDOINE

La population de Florina meurt de faim

SALONIQUE, 21 mai. — La population de Florina se plaint de mourir de faim. Dans les milieux compétents, on impute cette situation au fait que la population pratique une contrebande effrénée avec les Allemands.

Il en est de même à Kilkitch.

Il ne reste plus qu'un régiment allemand à Monastir

LONDRES, 22 mai. — On mande de Salonique au *Times* que le retrait des troupes allemandes de la frontière gréco-serbe est confirmé par des déclarations de déserteurs arrivés aujourd'hui. Il est certain, maintenant, que des régiments d'infanterie ont quitté Petrisch.

D'autre part, le nombre des officiers allemands qui, jusqu'à présent, étaient attachés à des unités bulgares se trouve très réduit. Il n'y a plus qu'un régiment allemand à Monastir.

Le prince et la princesse de Grèce dans une automobile en feu

ATHÈNES, 22 mai. — Le prince Alexandre et sa sœur, la princesse Hélène, au cours d'une promenade en automobile, ont failli être victimes d'un grave accident.

L'automobile, que conduisait le prince, prit feu subitement, mais le prince et la princesse purent sauter à temps et n'eurent aucun mal.

Le roi de Grèce à Larissa

ATHÈNES, 22 mai. — Le roi est arrivé à Larissa cet après-midi à 5 h. 30. Il a été reçu par le commandant en chef de l'armée de Thessalie. Une foule nombreuse a acclamé le souverain, qui s'est promené dans la ville et a assisté à un banquet.

Il partira demain matin pour inaugurer la jonction des chemins de fer orientaux avec le réseau hellénique.

Propos d'un inconnu

Le massacre des prétendants ou le retour de Tirpitz

CONTE

Il y avait, dans un pays qui eut à son heure des difficultés assez grandes, un ministre de la Marine qui s'appelait Tirpitz, lequel, pour épargner ses beaux bateaux qui vont sur l'eau, employa les petits bateaux qui vont sous l'eau, et fit tuer une grande quantité de touristes et les paisibles commerçants.

Un jour, le pays des paisibles commerçants se fâcha tout rouge et, après avoir fait les gros yeux pendant un an (parce qu'on fait ce qu'on peut quand on a prêté de l'argent à quelqu'un qui ne veut pas vous le rendre), déclara qu'il ferait bientôt des yeux encore plus gros. Comme la prudence, quand elle n'est pas bêtise, est, après tout, mère de la sûreté, le maître du ministre lui dit :

— O mon cher serviteur, toi qui me sers avec autant de dévouement que Liebknecht (ce qui veut dire également « cher serviteur », ou « cher valet » ; car nous sommes le pays des noms prédestinés ; voir plutôt Liebknecht), ô mon bon Tirpitz, regarde là-bas l'homme d'affaires avec son téléphone et ses banknotes. Il est patient et doux. Il nous envoie des notes tout le temps, mais ce n'est pas nous qui les payons. C'est lui. Voilà un homme d'affaires qui n'est pas ordinaire... Il supporte tout de nous. Ah ! si nous étions l'Espagne... tu verrais, cher ami, de quel ton il nous parlerait. Mais vois-tu, fais semblant de t'en aller... parce qu'il nous fait crédit depuis près de deux ans, et il pourrait perdre patience, et ces satanes Alliés lui rembourseraient les sommes qu'il nous a prêtées. Va... mon petit ami. Prends ton meilleur camarade et mets-le à ta place. Ça se chante :

Mon camarade fait la même chose que lui.

Et puis, tu sais, les faux départs, ça me connaît... On me disait moi, à Paris, parce que Wolff le faisait dire... Et, pendant ce temps-là, j'étais gentil avec Ferdinand. Va-t'en et reste tout de même ; personne n'y verra rien ; c'est la bonne méthode, et l'homme d'affaires se calmera.

Ainsi parla le kaiser. Tirpitz lui répondit :

— O total d'Alexandre, de Jules César, de Louis XIV, de Napoléon et de tous les grands hommes de guerre, auge de la Paix, sois sans crainte, je connais la manœuvre... Mais, dis-moi, comment me feras-tu remonter à la surface ? Pour les sous-marins, j'ai un truc ; mais pour les ministres...

Le kaiser prit son air mystique et répondit :

— Tout n'est pas rose, en ce moment. La pomme de terre et le cochon, gloires allemandes, nous donneront du fil à retordre. Delbrück, qui n'est point à la rose, et von Schorlemer, qui veille sur nos estomacs, seront sacrifiés, je te le promets. Et, de même que pour les mariages il y a une filière (on est d'abord prétendant, futur, fiancé, j'ai lu ça dans un Manuel matrimonial), de même chez nous, pour devenir ministre, il faut passer par les degrés de la hiérarchie du pouvoir.

— Oui, interrompit Tirpitz ; c'est comme en matière criminelle : on est d'abord prévenu, inculqué, et accusé.

— Parfaitement, tu comprends. Toi aussi tu as lu le Manuel. Eh bien ! mon bon, je trouverai bien un Helfferich, un Hergt, un Holoch, un Waldow qui viendront comme prétendants au pouvoir, comme médécins de l'heure présente. Et comme ils ne pourront rien faire de mieux que les autres, eh bien ! on les remplacera, on les fera disparaître, ça sera un massacre des prétendants (nous qui aimons à dire que nous sommes des gens de culture, ça nous donnera un petit air antique qui nous ira très bien), et tu reviendras, mon cher Tirpitz, tu reviendras dans la combinaison que je garde comme dernière réserve, pour la fin, celle où figureront tous mes hommes passés, Bulow compris.

— Bien, dit Tirpitz ; mais l'homme d'affaires, qu'est-ce qu'il dira ?

— Il présentera une note, répondit le kaiser ; nous ne la prions pas plus que nous n'avons payé les autres... Mais nous lui dirons que c'est la faute de l'Angleterre.

— Nous l'avons déjà dit...

— Nous le répéterons ! conclut l'ange de la Paix.

L'Inconnu.

Le 14 Juillet devient une fête anglaise

LONDRES, 22 mai. — Pour bien marquer quels liens de reconnaissance unissent désormais la France et l'Angleterre, il vient d'être décidé, avec l'approbation de notre ambassadeur, M. Cambon, que le 14 juillet sera fêté dans le Royaume-Uni sous le nom de « Jour de France ».

Pendant cette journée, des manifestations nationales auront lieu dans toutes les îles britanniques pour exprimer les sentiments cordiaux du peuple anglais vis-à-vis du peuple allié. Des drapeaux seront offerts au public et le produit de la vente de ces insignes sera consacré aux besoins urgents de la Croix-Rouge française.

LES PREMIÈRES ROBES LÉGÈRES



Avec les beaux jours, les robes légères ont fait leur apparition, non point les élégantes robes de tulle et de dentelle d'avant-guerre que pas une femme de tact n'oserait arborer aujourd'hui, mais de petites robes simplettes en toile, en voile et en crêpe d'une exquise fraîcheur qui mettent une note claire nullement choquante dans les allées ombrées du Bois et font une tâche amusante sur les pelouses vertes et les corbeilles fleuries.

DERNIÈRE HEURE

LE DERNIER MOT DES ALLIÉS A L'ALLEMAGNE

LE MOT DE PAIX EST SACRILÈGE

s'il signifie que l'agresseur ne sera pas puni

(Discours de M. Briand à la réception des délégués russes.)

Aux allusions que depuis quelque temps l'Allemagne fait aux possibilités de paix, à ses propositions déguisées et plutôt sous-entendues que formulées, à ce désir qui voudrait qu'on l'entende, mais qui ne veut pas encore s'exprimer nettement, le président du Conseil des ministres français a répondu hier en termes définitifs et d'une façon qui ne manquera pas d'avoir un grand retentissement.

C'était à la réception des délégués russes à la présidence de la Chambre. Plusieurs orateurs — comme nous le relatons par ailleurs — avaient pris la parole quand M. Briand, cédant aux instances des parlementaires français qui étaient présents, se leva. Dans une improvisation souvenant interrompue par les applaudissements, il s'est associé aux sentiments dont les précédents orateurs s'étaient faits les interprètes. Il a ajouté :

L'Allemagne qui emploie tour à tour la force quand elle se croit la plus forte, et la ruse quand elle se sent faiblir, recourt aujourd'hui à la ruse. Elle fait circuler le mot prestigieux de Paix. D'où vient-il ce mot ? à qui a-t-il été dit ? dans quelles conditions ? à quelle fin ?

L'Allemagne compte par ses manœuvres louches dissocier les pays alliés. Aucun d'entre nous ne tombera dans un piège aussi misérable.

Je l'ai dit, je le répète, quand le sang coule à flots, quand nos soldats font avec tant d'abnégation le sacrifice de leur vie, le mot de Paix est sacrilège s'il signifie que l'agresseur ne sera pas puni, et si demain l'Europe risque d'être encore livrée à l'arbitraire, aux fantaisies et aux caprices d'une caste militaire assoiffée d'orgueil et de domination. (Vifs applaudissements.)

Ce serait le déshonneur des alliés ! Que répondrions nous si, demain, après avoir conclu une telle paix, nos pays étaient de nouveau entraînés dans une frénésie d'armements ? Que diraient les générations de l'avenir si nous commettions une pareille folie et si nous laissions échapper l'occasion qui s'offre à nous d'établir sur des bases solides une paix durable ?

La paix sortira de la victoire des Alliés ; elle ne peut sortir que de notre victoire. La paix ne doit pas être une vaine formule ; elle doit être basée sur un droit international garanti par des sanctions contre lesquelles aucun pays ne pourra se dresser. Cette paix-là rayonnera sur l'humanité ; elle donnera la sécurité aux peuples, qui pourront travailler et élever suivant leur génie ; le sang ne sera plus sur eux. (Applaudissements prolongés.)

C'est cet idéal qui fait la grandeur de notre tâche. C'est au nom de cet idéal que nos soldats se battent et qu'ils s'exposent si allégrement à la mort ; c'est au nom de cet idéal que mères, épouses, filles, sœurs en deuil, refoulent leurs larmes, sachant que le sacrifice d'un fils, d'un époux, d'un père, d'un frère n'aura pas été inutile à la patrie, à l'humanité.

Voilà la seule paix vers laquelle nous devons

tendre. C'est par cette paix-là que nos pays grandiront en noblesse et en beauté.

La victoire de nos armes qui nous assurera cette paix, nous l'obtiendrons par une action solidaire, par une fraternisation sans cesse agissante et de plus en plus intime.

Cette victoire nous la devons à l'humanité : elle vient.

Aujourd'hui, bien qu'elle ait ravagé la Belgique et la Serbie, bien qu'elle occupe encore plusieurs de nos départements, bien qu'elle ait pénétré sur le territoire russe, l'Allemagne ne triomphe pas ; de plus en plus, elle apparaît s'abaissant dans le monde. L'Allemagne vit dans l'angoisse, dans l'anxiété, dans le remords. C'est la puissance de l'idéal qui agit. C'est le commencement de la fin. C'est la certitude que l'heure de la victoire sonnera bientôt pour nous. Il n'y a plus qu'un pays se battant pour la même cause, les alliés mélangés en commun leur sang, leurs hommes, leur matériel.

Et maintenant, Messieurs, tournons nos cœurs et nos esprits vers ceux qui se battent là-bas, et sur qui la gloire déjà resplendit. (Applaudissements prolongés.)

LES DÉLÉGUÉS RUSSES A L'ÉLYSÉE

En recevant à l'Élysée les membres du Conseil de l'Empire de Russie et de la Douma, le président de la République leur a adressé une allocution dans laquelle, évoquant les origines et les grandes dates de l'alliance franco-russe, il rappela qu'à aucun moment, même à la veille du grand conflit, l'esprit de cette alliance ne fut agressif :

« A Peterhof et à Cronstadt, nous n'avions échangé que des paroles de paix ; nous avions proclamé publiquement, avec autant de fermeté que jamais, notre commune résolution de maintenir l'union des deux pays ; nous n'avions pu pressentir ni les termes, ni l'esprit d'un document qui n'avait pas de précédent dans l'histoire ; et lorsque je pris congé de Sa Majesté, c'est avec une sereine confiance en l'avenir qu'Elle me promit aimablement de venir en France, dans le cours de l'année suivante. Quelques jours après, malgré les efforts combinés à distance par l'Angleterre, la France et la Russie, malgré des tentatives renouvelées de médiation, les empires du centre précipitaient la catastrophe. »

M. Protopopof, répondant au président de la République, a insisté sur l'étroitesse et la force des liens qui unissent la Russie à la France. Il a terminé en ces termes :

« Tandis que l'Allemagne se couvre de honte ineffaçable en considérant comme des chiffons de papier les engagements solennels où l'empire allemand a apposé sa signature, la France, par votre parole éloquent, monsieur le Président de la République, proclame l'union sacrée comme la devise inscrite sur les étendards alliés. Dans cette atmosphère de loyauté commune se forment les liens indissolubles entre nos deux patries. »

« C'est avec cette pleine confiance que le peuple russe envisage l'avenir. »

COMMUNIQUÉ OFFICIEL

du 22 mai

(23 heures)

VINGT-TROIS HEURES. — En Argonne, nos batteries ont haché énergiquement Nantillois, Montfaucon et le bois de Cheppy.

Sur la rive gauche de la Meuse, nous avons continué à progresser dans la journée au sud de la cote 287 et forcé l'ennemi à évacuer le petit ouvrage qu'il tenait depuis le 18. Dans la région ouest du Mort-Homme, nos contre-attaques nous ont permis de chasser l'ennemi de quelques nouveaux éléments de tranchée occupés par lui.

Sur la rive droite, après une puissante préparation d'artillerie, notre infanterie s'est portée à l'assaut des positions allemandes sur un front d'environ deux kilomètres depuis la région à l'ouest de la ferme Thiaumont jusqu'à l'est du fort de Douaumont. Sur tout le front attaqué, nos troupes ont enlevé les tranchées allemandes et ont pénétré dans le fort de Douaumont, dont l'ennemi tient encore la partie nord. De nombreux prisonniers sont restés entre nos mains.

Sur les Hauts-de-Meuse, au bois Bouchot, un coup de main heureux nous a permis de nettoyer les tranchées ennemies sur une longueur de trois cents mètres et de faire des prisonniers.

La mission française en quittant l'Italie remercie le général Cadorna

ROME, 21 mai. — La mission française, en quittant l'Italie, a adressé, de Modane, la dépêche suivante au général Cadorna :

En quittant l'Italie, nous voulons exprimer à Votre Excellence notre profonde reconnaissance pour la courtoisie et les attentions dont nous avons été l'objet pendant tout notre voyage.

La visite que Votre Excellence nous a permis de faire dans différents secteurs du front italien nous a mis à même de mesurer les difficultés exceptionnelles que la nature du terrain oppose à la brave armée italienne et d'admirer l'organisation gigantesque de tous les services, le courage et la résistance des soldats, la force et l'autorité du commandement.

Nous rapportons de ce voyage la pleine confiance que l'armée italienne, d'accord avec les armées alliées, saura soutenir jusqu'au bout les intérêts suprêmes de la civilisation.

BARTHOU, PICHON, HARRIS, REINACH.

Le général Cadorna a répondu dans les termes suivants :

Je vous remercie, vous, monsieur le président, et vos camarades de voyage, pour le témoignage plein d'autorité que vous apportez sur la force et sur la bravoure de l'armée italienne à vos amis et lecteurs de France.

Je vous remercie aussi au nom des officiers de mon quartier général pour votre salutation cordiale.

CADORNA.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

BREST. — Ce matin, au cours d'un exercice de lancement de grenades, près de Landerneau, un de ces engins a éclaté dans la main du soldat Journol, du 12^e, qui eut la main droite arrachée. L'adjudant-chef Malfait, atteint à la tête, a été tué. Le caporal bombardier Madelmont et le soldat Jacques sont blessés.

SAINT-ETIENNE. — M. Vesnitch, ministre de Serbie ; M. Lallemand, préfet de la Loire ; M. Morel, sénateur, ancien ministre des Colonies ; le général Rodds et la plupart des personnalités qui ont pris part hier à la journée franco-serbe ont visité ce matin les Ateliers et Forges de Firminy.

BUCAREST. — Contrairement aux nouvelles parues dans certains journaux, les troupes concentrées sur les frontières ne seront pas licenciées.

BERNE. — A la Chambre luxembourgeoise, l'opposition va demander la nomination d'une commission qui sera chargée de faire une enquête sur l'activité de celle du précédent ministère Louch.

LONDRES. — On mande de New-York à l'Exchange Telegraph que Komp-City, dans l'Etat de l'Oklahoma, a été détruite par un cyclone. Il y a eu neuf morts et trente-huit blessés.

MADRID. — Hier a eu lieu la réception, à la Academia de la Historia, de l'illustre littérateur et philosophe don Ramon Menendez Pidal.

Six vapeurs allemands torpillés par des sous-marins russes

LONDRES, 22 mai. — On mande de Copenhague que, suivant un télégramme de Stockholm au Politiken, six vapeurs allemands ont été torpillés par des sous-marins russes : ce sont le Pora, jaugeant 2.378 tonnes ; le Hébé, de 2.000 tonnes ; le Worha, de 4.000 tonnes, appartenant à la Compagnie allemande du Levant.

Un sous-marin allemand coule un vapeur français

MARSEILLE, 22 mai. — Le vapeur Languedoc (1.800 tonnes), de la Société générale des transports maritimes, a été coulé samedi matin par un sous-marin allemand, en Méditerranée.

Le capitaine Batistini, qui commandait le Languedoc, a été fait prisonnier, son navire s'étant défendu contre les attaques du sous-marin.

Un raid d'avions alliés sur Zeebrugge

LONDRES, 22 mai. — Suivant un télégramme d'Amsterdam à l'Agence Central News, un raid a été effectué dimanche matin de bonne heure contre Zeebrugge par des avions alliés.

Les avions allemands cherchent sans succès les sous-marins anglais

STOCKHOLM, 22 mai. — Un nombre considérable d'aéroplanes allemands ont manœuvré, ces jours derniers, au-dessus du Sund. Malgré le mauvais temps, ces avions ont poussé jusqu'au Kattegat, à la recherche, sans doute, des sous-marins anglais.

Bruits de bataille navale dans la Baltique

LONDRES, 22 mai. — L'Exchange Telegraph apprend de Copenhague que des pilotes danois rapportent que dimanche soir on a entendu une forte canonnade. On pense qu'une bataille navale se livre entre des navires de guerre russes et allemands.

L'oncle Sam et le chancelier de "Baisse-Mark-Hollweg"

LES CASCADES DU MARK AUX ETATS-UNIS OU LES FLUCTUATIONS DU CHANGE DEPUIS AOÛT 1914 JUSQU'EN MAI 1916.



Ainsi que toutes les monnaies européennes, le mark fit d'abord prime en août 1914, par suite du retrait des nombreux comptes courants que les sujets du kaiser possédaient dans les Etats-Unis.

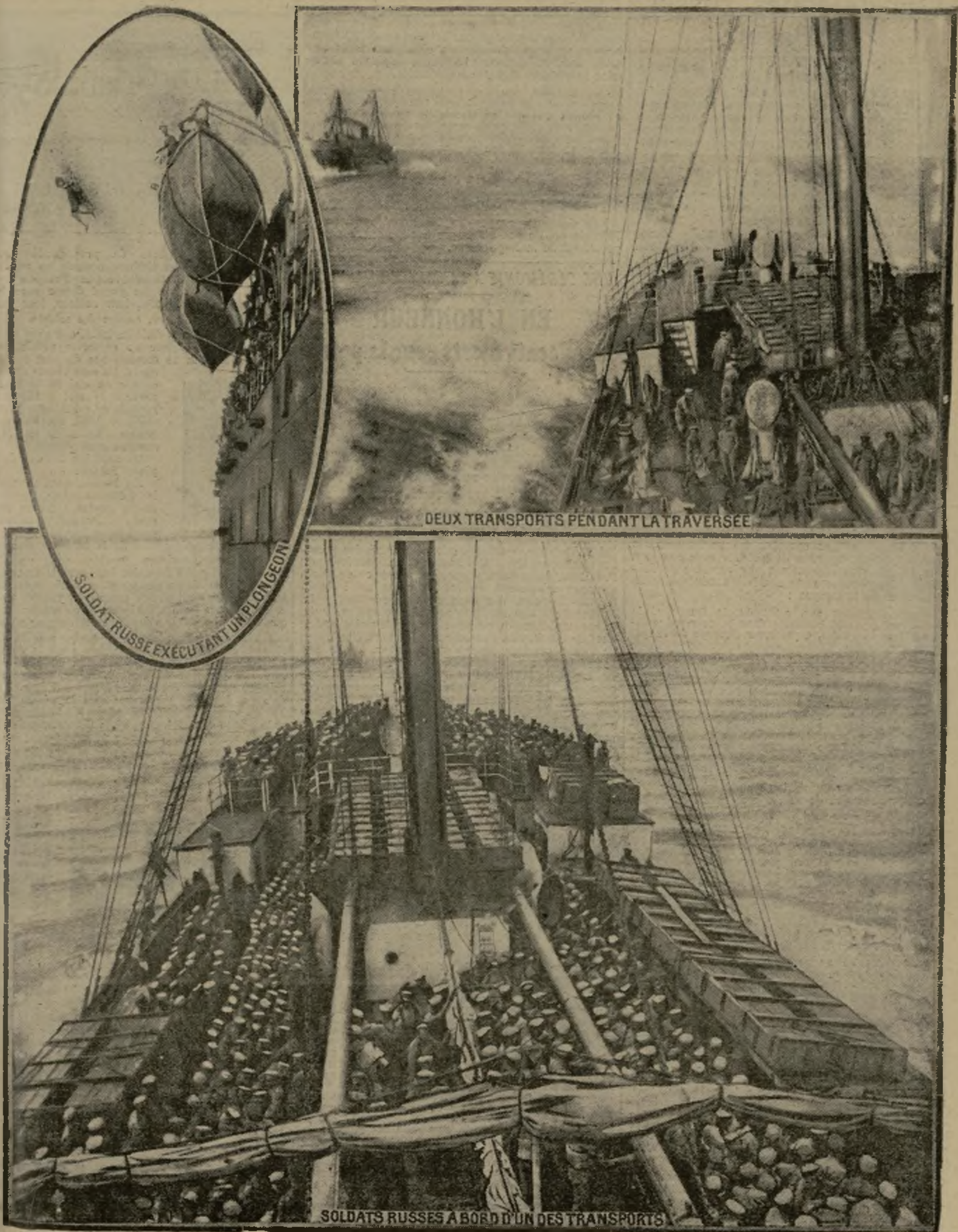
Mais, lorsque parvint à New-York la nouvelle de la bataille de la Marne, cet échec qui réduisait à néant les rêves d'hégémonie mondiale des pangermanistes, porta un coup funeste au crédit allemand.

Puis, quand survinrent les désastres de l'Yser, cette baisse du mark s'accrut et rien ne put enrayer l'effondrement.

Vainement, les « Austro-Allemands » célébrèrent bruyamment les « Victoires de Pologne », pendant la campagne de l'été 1915; une seule chose put légèrement, un moment, faire remonter les cours, c'est lorsque, à l'automne, après les revers de la Serbie, les Germains-Américains firent courir le bruit d'une paix prochaine.

Mais, les Alliés proclamant de nouveau leur volonté de continuer la lutte implacable, la chute du mark s'accéléra avec une rapidité vertigineuse. En janvier 1916, la perte au change était de 22 %.

De Moscou à Marseille en quatre-vingts jours



Les troupes russes actuellement au camp de Mailly ont fait, pour venir en France, un long voyage, dont voici l'itinéraire. Moscou et Pétrograd, Dalny (port japonais du Kouang-Tong). Embarquement sur des transports français, Saïgon, Singapour, Colombo, Port-Saïd, Marseille. Elles ont tour à tour subi les froids rigoureux de la Sibérie et le soleil tropical de l'Océan Indien, sans oublier une belle tempête en Méditerranée. Fatigues et aventures désormais oubliées, ces braves ne réclament maintenant que l'honneur et la joie de marcher aux combats.

FRANCE ET RUSSIE

Les délégués russes à Paris

Les réceptions d'hier

Après avoir été reçu au Comité d'action parlementaire à l'étranger, la délégation des membres du Conseil de l'Empire et de la Douma russes s'est rendue hier matin au ministère des Affaires étrangères, où M. Aristide Briand lui a souhaité la bienvenue.

Dans une brève allocution, le président du Conseil a rappelé les vingt-cinq années de l'alliance franco-russe et affirmé que cette alliance n'a jamais eu d'autre but que le maintien de la paix et la stabilité de l'équilibre européen.

M. Protopopof a retracé les sentiments profonds de fraternité qui existent entre les deux nations.

La puissance de cette amitié apparaît, a-t-il dit, dans toutes les classes du peuple russe où l'on prononce le nom de la France immédiatement après celui de la Russie.

A la présidence de la Chambre

Hier, M. Deschanel, président de la Chambre, a donné au Palais-Bourbon, en l'honneur des délégués russes, un déjeuner auquel assistaient également les bureaux des deux Chambres, les commissions des affaires extérieures de la Chambre et du Sénat. M. Clemenceau, président de la commission sénatoriale des affaires extérieures, était absent.

Le gouvernement était représenté par M. Aristide Briand, président du Conseil.

A l'issue du déjeuner a eu lieu, à la présidence, une réception à laquelle tous les députés avaient été priés d'assister. Plusieurs discours ont été prononcés.

Les discours

Le premier, le président de la Chambre exprima aux délégués russes combien les parlementaires français étaient heureux de célébrer avec eux tout à la fois le vingt-cinquième anniversaire de l'alliance franco-russe et le dixième anniversaire de la réunion de la Douma :

Depuis vingt-cinq ans, a-t-il dit, la Russie et la France ont travaillé ensemble dans la paix, et maintenant dans la guerre, à préserver l'Europe de l'hégémonie germanique.

Cette union est inébranlable. L'Allemagne s'est trompée sur vous comme elle s'est trompée sur nous. Elle avait cru que la guerre déclencherait en Russie une révolution. Or, ce fut une révolution en effet, mais une révolution pacifique et bienfaisante, un renouveau moral, patriotique, militaire, industriel. Quant à la France, l'Allemagne la représentait comme divisée, déchue, vieillie. Or, la France est plus unie, plus jeune, plus vivante que jamais, et quand vous irez aux tranchées, vous y trouverez le peuple de Jeanne d'Arc, le peuple de Valmy, de Jemmapes et de Fleurus.

Au nom de la commission sénatoriale des affaires extérieures, M. de Solvas a célébré l'union des deux peuples :

Il est fait pour s'entendre, a-t-il dit. Lorsque dans un accord solennel ils réunissent leurs efforts, ce fut une pensée de bien qui les inspira. L'alliance fut une alliance de paix que l'on put maintenir un certain temps pendant que l'ennemi concevait l'écrasement des nations plus faibles et adoptait la devise : « La force prime le droit ». Les nations alliées se sont levées, et l'alliance de paix s'est transformée en alliance de protection des biens des peuples et du monde.

M. Georges Leygues, président de la commission des affaires extérieures de la Chambre, a affirmé :

Qu'on nous, rien ne peut arracher la victoire aux Alliés. Leurs forces sont supérieures à celles de la coalition germanique. Pour vaincre, il leur suffit de les coordonner. L'unité de front commande l'unité d'action !

M. Gourko, conseiller d'Empire, rendit hommage à nos glorieux poètes, dignes successeurs des héros de l'épopée, qui suscitent en Russie le même enthousiasme que dans leur propre pays. Il proclama sa certitude de la victoire :

Un côté des Alliés, dit-il, il y a la force organique, l'esprit animé, uni et animé par la conviction inébranlable de la sainteté de notre cause. Dans ces conditions, le résultat final du conflit ne peut être guère mis en doute. La force mécanique et, comme telle, temporaire de l'Allemagne doit céder à la force organique et, comme telle, immortelle des Alliés.

M. Protopopof, vice-président de la Douma, dit la fierté que lui inspirait le passé déjà long de l'alliance et la résolution du peuple russe :

Entraînée malgré elle dans cette guerre terrible, l'alliance franco-russe poursuit, les armes à la main, la réalisation du même idéal de paix solide, de droit et de justice.

Nous sommes venus pour vous dire que le peuple russe est entier, jusqu'à ses couches les plus profondes, et consent de cet idéal, et fermement décidé à supporter tous les sacrifices pour mener la lutte jusqu'à victoire complète.

M. Aristide Briand, président du Conseil, prit

enfin la parole et prononça le discours que nous donnons d'autre part.

Au Sénat

En quittant le Palais-Bourbon, la délégation russe s'est rendue au Sénat où elle a été reçue dans la salle Berthelot par le bureau de l'Assemblée et un grand nombre de sénateurs. Dans une allocution, M. Antonin Dubost a exprimé sa foi dans la victoire définitive des alliés.

Ils vaincront, non pas seulement parce que leur cause est celle du droit, — cette lutte de fer et de feu, — ne connaît que des arguments de fer et de feu, — ils vaincront parce qu'ils seront les plus forts ! Vingt et un mois de sublime résistance n'ont point mis la France au bout de son souffle, ni épuisé sa richesse, compromis son union, délégué sa volonté ! Vingt et un mois d'efforts dont l'histoire dira la grandeur ont amené votre empire, parmi des difficultés inouïes, près de son heure décisive, qu'annoncent déjà les victoires d'Erzeroum et de Trébizonde !

Les délégués russes se rendirent ensuite à l'Elysée où ils ont été reçus à six heures par le président de la République.

UNE CÉRÉMONIE A LA SAINTE-CHAPELLE

EN L'HONNEUR des avocats morts pour la patrie

Désaffectée depuis quinze années par la suppression de la « Messe Rouge », la Sainte-Chapelle a rouvert, hier, ses portes pour la célébration d'une messe solennelle à la mémoire des avocats du Barreau de Paris morts pour la patrie. Ils sont actuellement au nombre de 108. Le cardinal Amette, archevêque de Paris, avait tenu à présider ce service auquel M. Poincaré, par sa présence, apportait l'hommage du gouvernement de la République. A dix heures moins un quart, le cardinal Amette, accompagné de Mgr Odolin et du chanoine Clément, arrivait au Palais de Justice où il fut reçu par l'archiprêtre de Notre-Dame, M. l'abbé Delaage, vicaire général, entouré des membres du chapitre. A l'annonce de l'arrivée du Président de la République, l'archevêque de Paris s'avance au-devant de lui jusqu'au seuil de la Sainte-Chapelle. Au nom de l'Union Sacrée ils échangèrent une cordiale poignée de mains. Puis, le cardinal Amette, en grand apparat, précédant le chef de l'Etat, alla s'asseoir sur le trône élevé près de l'autel orné de drapeaux tricolores, tandis que le président, accompagné de M. le bâtonnier Henri Robert et de M. Brunet, ancien bâtonnier des avocats de Bruxelles, représentant le bâtonnier Théodor, trop souffrant pour répondre à l'invitation, prenait place dans un fauteuil. Mme Poincaré, le général Duparge, le directeur du Protocole et les bâtonniers occupaient le premier rang des chaises. Les rangs suivants étaient réservés aux familles des avocats tombés au champ d'honneur. Des deux côtés de la nef avaient pris place des délégations de la Cour de cassation, de la Cour d'appel, les membres du Conseil de l'Ordre, les représentants du garde des Sceaux, du ministre de la Guerre et de la Marine, du sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts, M. Mithouard, président du Conseil municipal, les représentants du préfet de la Seine et du préfet de Police, du gouverneur militaire de Paris, la presse judiciaire, etc.

Pendant la messe qui fut célébrée par l'archiprêtre de Notre-Dame, la maltrise, sous la direction de M. l'abbé Renault, exécuta des chœurs en chant grégorien.

Après la messe, Mgr Amette prononça une émouvante allocution.

Vous avez voulu, dit-il, rendre un pieux hommage aux membres du barreau de Paris tombés au champ d'honneur, depuis le début de la guerre, pour la défense de la patrie, et afin que cet hommage fût tout ensemble plus familial et plus digne d'eux vous avez souhaité de le leur rendre dans l'enceinte même du Palais, théâtre de vos travaux, dans cette Sainte-Chapelle, chef-d'œuvre splendide de l'art et de la religion.

Je remercie, pour ma part, les pouvoirs publics d'avoir déféré à votre désir et laissé se rouvrir à la prière ce sanctuaire auguste ; il a été élevé par un saint roi dont l'histoire proclame qu'il fut brave dans la guerre autant que juste dans la paix ; quel autre lieu pouvait mieux convenir pour honorer la mémoire de ceux des vôtres qui ont versé leur sang sur les champs de bataille pour la plus juste des causes !

En embrassant votre noble profession, ils avaient voulu consacrer leur vie à la défense de la justice. Ils rêvaient d'en être les champions dans les luites du prétoire, ils ambitionnaient de prendre place parmi ces maîtres de la parole dont s'honore le barreau de la capitale. Soudain, la France les a appelés aux armes. C'était encore la justice qui réclamait leurs services, car il s'agissait de repousser la plus inique des agressions, de défendre contre l'invasion brutale d'une barbarie nouvelle, avec l'intégrité et l'indépendance de notre pays, la civilisation chrétienne et la liberté du monde. Ce n'était plus l'heure de la parole, c'était l'heure de l'action, du dévouement, du sacrifice...

Et, après avoir évoqué l'heure prochaine de la victoire définitive et de la paix, le cardinal Amette donna l'absoute.

Alfred Bougenier.

Timbres de guerre



A côté des timbres de propagande proprement dits, il est des timbres postaux ou même fiscaux qui intéressent et émeuvent les Français : « les timbres de guerre ». Le grand drame européen a transformé leur vignette, leur couleur, leur usage...

Passons-les en revue, comme des soldats.

Il est des timbres, émis en 1914, que nous ne pouvons voir sans désirer les conserver précieusement, — même si nous ne sommes pas du tout collectionneurs.

Ils sont violets et rouges, comme un ciel de bataille ; ils portent le mot « Belgia » et l'effigie du roi Albert. D'autres, créés en 1915, représentent les Haies d'Ypres, en un tragique camaïeu brun et noir.

Ce sont les timbres de Belgique actuels.

En Russie, nous rencontrons le timbre-monnaie, innovation de la guerre. C'est un timbre-poste Romanoff portant au verso cette inscription : « Peut être échangé contre de la monnaie d'argent ».

Dans nos provinces envahies, voici un timbre « local ». Il a été émis dès 1914 par la Chambre de commerce de Valenciennes, et, avec l'autorisation de la Commandantur, circule entre cette ville et les localités industrielles des environs. Il se pourrait que ce petit papillon rouge s'envolât quelque jour plus loin.

Et, maintenant, place aux timbres de la Croix-Rouge ! Ils font vivre à peu près seuls le commerce philatélique, que la guerre a rendu un peu languissant. Ils viennent de partout, même et surtout des colonies : l'Australie, la Côte d'Ivoire, l'Inde, la Guadeloupe. Les plus recherchés sont le timbre bleu de Tahiti, surchargé à Tahiti même, de la Croix-Rouge, et le timbre de la Réunion, où la Croix-Rouge — faute d'encre rouge — a été tracée en noir.

Mais les timbres qui nous sont le plus chers — s'ils ne sont pas toujours les plus chers — sont les timbres des « pays reconquis ».

En Togo, le timbre allemand de trois pfennigs



porte tracés victorieusement en travers de son navire les mots : « Occupation franco-anglaise ».

An Cameroun, un certain nombre de vieux timbres allemands, recueillis par notre corps expéditionnaire, vont probablement être surchargés de la même façon. Il ne faut rien laisser perdre : n'est-ce pas la crise du papier ?

Enfin, il y a les timbres d'Alsace, de « notre » Alsace. Sur ce petit carré de papier, comme sur le sol de la province, le nom français barre et efface l'empreinte ennemie. Nous avons sous les yeux un papier timbré allemand, avec la surcharge du coq gaulois. On y voit la trace du cachet boche, les mots tentent : « Elsass-Lothringen » et l'aigle. Mais dessous on lit le mot « Alsace ! » crié plus haut, plus clair, par le coq gaulois ! — MAGD-ABRIL.

Réclamez-nous d'urgence

les exemplaires d'Excelsior qui manquent à votre collection. Nous sommes en mesure de fournir à nos lecteurs tous les numéros parus depuis le 1^{er} septembre 1914 et les trois numéros spéciaux remplaçant les numéros épuisés de juillet et d'août 1914.

Joindre, par exemplaire demandé : Pour la France, année 1914, 0 fr. 20 ; année 1915, 0 fr. 15.

Pour l'étranger, année 1914, 0 fr. 30 ; année 1915, 0 fr. 25.

Nos richesses artistiques et la guerre

Ne nous faisons pas, à l'arrière, les complices des Barbares.

La nouvelle de l'incendie de l'hôtel de ville de Lille, de la perte des meubles anciens et des œuvres d'art qu'il contenait, celle de la presque totalité de la riche bibliothèque municipale, atténuante, n'est pas faite pour étonner. La trace des Germains se reconnaît aux cendres qu'ils accumulent sur leur passage.

Et puis, cet incendie de 1916 fait penser à cette nuit des 13-14 octobre 1870, durant laquelle flamba le palais de Saint-Cloud après que les œuvres de valeur eurent, toutefois, pris le chemin de l'Allemagne.

En serait-il de même à Lille ?

La *Liller Kriegszeitung* annonce, certes, que « la demoiselle bibliothécaire française » a fait preuve d'un grand courage en s'efforçant d'arracher à la flamme les volumes les plus précieux. Mais ce qu'elle sauva passa entre les mains des soldats allemands faisant la chaîne. Où abolit cette chaîne ? A un local sur ou à un fourgon ?

Peut-on signaler parmi les richesses sauvées une partie des neuf cents manuscrits que contenait ce dépôt, notamment l'*Evangeliaire* de l'abbaye de Cysoing, et aussi le *Speculum humanæ Salvationis*, dont on ne connaît que quatre exemplaires ? Imprimé, pense-t-on, par Cosier, de Harlem, vers 1430, il se trouve être par conséquent un des premiers monuments de l'imprimerie, donc une pièce essentielle dans la discussion non close de ses origines. Des lors, quelle tentation pour un pédant allemand ! Profiter du trouble pour le manipuler, le tourner et retourner, analyser le papier, l'encre. Bref, s'il est besoin, le détruire pour mieux prouver et prouver sans controverse possible, puisque la pièce du procès passera pour disparue.

Revenons au sinistre présent et aux leçons que l'on en doit tirer. Après Reims, après Arras, après tant d'autres destructions et larcins qu'on ne connaît pas encore, il devra rappeler aux négociateurs futurs qu'avant de parapher le traité de paix il y aura lieu d'enquêter sérieusement en Allemagne, afin de rentrer en possession non seulement des richesses d'art disparues pendant la présente guerre, mais aussi en 1870-1871. Certes, nous ne retrouverons pas l'équivalent de la belle statuette de Reims réduite en chaux, ni, non plus, les beaux plafonds peints à Saint-Cloud par Mignard et Goussier, mais nous aurons d'autres surprises.

Relatant naguère les détails d'une soirée impériale, un journal allemand ne contenait-il pas cette information de parfait mauvais goût :

« Au bal de la Cour, mercredi dernier, l'impératrice portait une parure qui a émerveillé les assistants. C'était la boucle du chapeau de Napoléon I^{er} enlevée par les hussards prussiens avec les bagages de l'empereur à la bataille de Waterloo. Cette boucle, l'empereur l'avait portée pendant la cérémonie du couronnement, à Notre-Dame, en 1804. »

Cependant, ne nous attardons pas à d'aussi minimes incidents. Le crime des Germains n'est point là, mais dans la destruction systématique des monuments de notre passé.

Puisqu'il n'est pas dans le pouvoir de la France de sauver présentement ceux du front, que l'on protège au moins de la destruction ceux de l'arrière. Il y a là fort à faire et peu de temps à perdre.

Le sculpteur Henry Nocq, que sa belle médaille des Ecrivains morts pour la patrie met plus que jamais en vedette, de retour d'une visite à l'abbaye de Saint-Georges-de-Bockerville, me dit les misères du cloître : les claveaux se disjoignent et les pierres tombent ! De mon côté, j'ai pu récemment constater en quel état d'abandon se trouvent les bâtiments du musée d'Orléans : salles humides, dégagements insuffisants qui rendraient impossible le sauvagement de la moindre œuvre d'art en cas de sinistre. Il en est de même à Montpellier. Cependant, ces deux musées, dont l'un, celui d'Orléans, est capital pour l'art français du dix-huitième siècle, dont l'autre, celui de Montpellier, dépasse par le choix supérieur des Delacroix et des Courbet ce que possède la salle des Etats du Louvre, sont à la merci du premier feu de cheminée venu, d'un bout de chandelle oublié, d'un éclair mal éteint.

L'on songe avec juste raison aux ressources qu'apportera à la France de demain le Tourisme. On escompte l'affluence des étrangers avides de connaître mieux un pays d'intelligence et de beauté en pleine résurrection de force et d'espoir. Pour ces voyageurs espérés, on prépare des hôtels savamment aménagés, on revient à une cuisine vraiment française.

Le lit et la table, c'est bien ; mais il faut avoir quelque chose à montrer. Après des ruines, de la vie vivante, de l'art. Les musées français ont de quoi satisfaire les plus difficiles ; raison de plus pour écarter d'eux toute chance de destruction.

C'est, plus que de l'Etat, l'affaire des municipalités ; c'est sur elles que les bons patriotes doivent agir — les bons patriotes et ceux aussi qui vivent des gains que leur procure le tourisme.

Mais la lutte sera vive, car il est des municipalités qui comprennent singulièrement leur devoir. Il y a quelques mois, le maire-député d'une ville qui possède à la fois une belle cathédrale et un musée riche en objets précieux eut à opter entre un concierger négligent et un conservateur soucieux de ses devoirs et qui se double d'un savant estimé. Ce fut celui-ci qui dut démissionner. Cependant, les trésors de nos musées sont, pour le tourisme, un élément de succès non dédaignable.

Parlant d'eux, l'homme qui a peut-être le plus aimé l'art national, qui l'a, dans tous les cas, le mieux apprécié, et qui, par goût et en raison de ses fonctions, connaissait à merveille nos trésors provinciaux, le marquis de Chennevières, a pu très justement écrire : « Leur choix est si beau et si varié que si le Louvre périssait aujourd'hui, un second Louvre aussi éclatant pourrait se retrouver demain dans la province. »

Voilà ce qu'il faut sauver en même temps que les hôtels de ville, églises et vues pittoresques de nos vieilles cités.

Le fera-t-on ?

Charles Saunier.

Les obsèques du gardien de la paix Petitjean

Hier matin ont été célébrées, en l'église Notre-Dame-de-Grâce de Passy, les obsèques du gardien de la paix Petitjean, victime du Devoir.

Le corps, mis en bière, avant-hier soir, à la Morgue, en présence d'un membre de la famille, avait été transporté à la mairie du seizième arrondissement, à 7 h. 1/2 du matin.

Parmi les personnalités officielles, arrivées dès 9 h. 1/2, nous avons remarqué : MM. Laurent, préfet de police ; Paoli, secrétaire général de la préfecture de police ; Chandel, directeur de la police municipale, et les principaux chefs de service de la préfecture ; la municipalité du seizième arrondissement ; les représentants du ministre du Travail, du gouverneur militaire de Paris, du général commandant la Place de Paris, les vice-présidents du Conseil municipal de Paris, etc., ainsi que des délégations des différents services de la préfecture de police.

Après la cérémonie religieuse, le corps a été transporté au cimetière Montparnasse, où M. Ernest Gay, vice-président du Conseil municipal de Paris, représentant M. Mithouard, empêché, M. Laurent, préfet de police, et M. le docteur Bouillet, maire du seizième arrondissement, ont rendu hommage à l'intervention courageuse du gardien Petitjean.

FAITS DIVERS

PARIS

Un agent blessé

Dans le courant de la nuit dernière, l'agent Delogère, de la circonscription de Puteaux, conduisait un cheval qu'il avait trouvé errant dans l'avenue de Saint-Germain, quand, soudain, l'animal, faisant un brusque écart, le projeta sur un poteau télégraphique.

L'agent, grièvement blessé sur diverses parties du corps, notamment à la tête, a dû être admis à l'hôpital Laennec.

Le feu

Le feu s'est déclaré, hier matin, à 11 heures, dans les combles de l'immeuble occupé par la Société des téléphones, 16, rue du Théâtre. Vigorusement attaqué, le fléau fut circonscrit après une heure de travail.

Le sapeur-pompier Waller, de la caserne de la rue Violet, a fait une chute de six mètres au cours des travaux d'extinction, et il a été assez grièvement blessé.

Sanglantes discussions

Hier matin, à 10 heures, au cours d'une discussion survenue dans la maison qu'elles habitent, 94, rue de la Réunion, deux ménagères en sont venues aux voies de fait.

L'une, Alphonsine Boulanger, âgée de quarante-cinq ans, a frappé l'autre, Anastasie Louis, trente-neuf ans, d'un coup de couteau à la tête.

La victime a été transportée à l'hôpital Saint-Antoine, et la meurtrière mise à la disposition de M. Leriche, commissaire de police du quartier.

Un employé de commerce, M. Pierre Tronchero, âgé de quarante-cinq ans, demeurant 5, passage des Haies, a été frappé d'un coup de couteau au sein gauche par son concubine, Eugène Harel, quarante ans. Le blessé est soigné à l'hôpital Saint-Antoine.

DÉPARTEMENTS

LES "BLEUETS" AUX CHAMPS



Les permissions agricoles accordées aux jeunes gens de la dernière classe viennent de prendre fin et c'est vraiment dommage, car les Bleuets, avec leur uniforme azur, affinis par l'élégante tenue militaire, mettaient dans nos paysages une note imprévue et attendrissante : poétiques laboureurs aux couleurs de la France, dernières fleurs données par le vieux sol gaulois pour l'ultime moisson, et qui, avant les départs lointains, sont retournés vers la bonne terre des aïeux pour y puiser encore un peu de la sève natale tout en lui apportant la contribution du labeur fécond.

Le village a trouvé ses Bleuets très changés. A les regarder tous les jours, depuis le temps où ils jouaient aux billes dans la cour de l'école, on ne les avait pas vus grandir ; mais, quatre mois d'absence, joints aux changements apportés par le costume, par l'aisance et la souplesse dues à l'entraînement militaire, ont rendu sensible une transformation restée jusque-là inaperçue. Et puis, l'importance soudaine prise par ces gamins qui, demain, seront nos défenseurs, ne permet plus à per-

sonne de les considérer avec les mêmes yeux qu'autrefois.

Il est, d'ailleurs, incontestable que la vie de la caserne a été généralement favorable aux nouvelles recrues : les teints sont vifs, les poitrines se sont élargies, on a constaté, pour beaucoup, une réelle augmentation de poids et personne ne se plaint : je n'ai vu, autour de moi, qu'une humeur saine et bien équilibrée, ni nervosité, ni angoisse, ni forfanterie.

Fidèles à la consigne, ces jeunes gens ont bravement travaillé à la terre : on leur avait donné une permission agricole, ils ont fait de l'agriculture. Celui-ci — dont le père est également mobilisé — a profité de ses quinze jours pour terminer les labours de printemps, retardés ici par une saison exceptionnellement pluvieuse.

Maintenant, tous sont repartis : leur jeunesse n'éclaire plus le village, la glèbe est triste de les avoir perdus. Quand fêtera-t-on, dans un soleil de victoire, le retour des Bleuets aux champs ?

Ed. B...

LES CONTES D'EXCELSIOR

A PROPOS DE DARIUS

Très rouges, très grands, très blonds, le monocle insolent sous la casquette plate, ils étaient une demi-douzaine d'officiers, « hautement bien nés », qui savaient leur café sur le perron d'un beau château des Ardennes.

— On est richement bien ici, constata Ruprecht von Schwartzendorf en croisant ses longues jambes bottées de cuir fauve.

— Bah! nous serions encore mieux à Paris, répondit Otto von Ganz en tirant sur son havane.

La conversation fut interrompue par les éclats d'une voix féminine dont le diapason irrité dominait les gros rires et le brouhaha d'une soldatesque avinée. Cela venait des communs où ripaillait un bataillon de chasseurs du 5^e corps. Puis, un feldwebel apparut, tenant par le bras l'auteur du tumulte : c'était une villageoise d'une trentaine d'années, toute rose, toute blonde, jolie malgré ses yeux rougis et sa bouche crispée.

— Pourquoi cries-tu si fort? interrogea Ruprecht, qu'un long séjour à Paris avait familiarisé avec notre langue.

— Parce que, répondit-elle avec fermeté, je veux parler au commandant et que vos hommes refusaient de me laisser passer.

— C'est moi le commandant. Et toi, qui es-tu?

— La femme de l'instituteur et la fille du maire. Je demande que vous fassiez justice. Vos soldats ont volé nos bestiaux, incendié notre maison...

— C'est la guerre!

— Soit, mais ce matin, en mon absence, ils ont arrêté mon père qui est un vieillard, mon mari, un infirme, mon jeune frère et même mon fils : un enfant de huit ans. Ce n'est plus la guerre, cela, c'est de la cruauté inutile.

— Ah oui! s'écria Otto en baillant, ce sont les otages qui sont enfermés dans l'église. Je les oubliais.

— Moi aussi, fit Ruprecht, mais la crânerie de cette femme me plaît. Ecoute, ma belle, reviens vers les cinq heures, quand j'aurai procédé à l'interrogatoire des prisonniers. Si tu m'as dit la vérité, je ferai quelque chose pour toi, sinon tu seras condamnée avec ceux que tu veux sauver.

Dès que la jeune femme se fut éloignée, Ruprecht consulta la liste des otages.

— C'est bizarre, constata-t-il, nous retrouvons ici la même particularité qu'à Rimogne. Tous ces gens-là sont parents. En somme, la réclamante se trouve avoir parmi les prisonniers son père, son frère, son mari, son fils et son oncle. Si on lui donnait à choisir celui qu'elle désire faire libérer, elle serait, je pense, bien embarrassée.

— A coup sûr, elle choisirait son mari.

— Son fils, dit un lieutenant.

— Son père.

— Peut-être son frère.

— Alors donc!

— Messieurs, je suppose que vous avez lu Hérodote? Vous souvient-il de ce qu'il conte à propos de Darius? Intaphernes, un des sept qui avaient aidé Darius à détruire le faux mage Smerdis, conspira par la suite contre son souverain. Il fut arrêté avec ses fils et toute sa famille, et tout le monde fut condamné à mort. Intaphernes avait une femme superbe qui venait chaque jour gémir et sangloter devant le palais du roi, si bien que celui-ci, touché de son désespoir et de sa beauté, lui accorda la grâce d'un des prisonniers.

— Je me souviens, au lieu de choisir son mari ou ses enfants, elle demanda la grâce de...

— Son frère, déclarant qu'elle pourrait retrouver un autre mari et avoir d'autres enfants, tandis qu'il n'était pas possible qu'elle eût d'autre frère, ses parents étant morts.

— Moi, déclara Ruprecht, je parie un bon dîner à Paris que cette femme sacrifiera toute sa famille pour conserver son fils.

— Vous, Otto, vous avez parié pour son mari; vous, lieutenant, pour son père, et Gottlieb pour son frère.

— Nous tenons le pari. Hoch! hoch! tout à fait réjouissant, applaudirent les officiers interpellés.

— Et maintenant qu'on m'amène les prisonniers.

Encadrés de soldats, défilèrent une vingtaine de paysans, aux mains calleuses, dont la plupart avaient des cheveux blancs. Il y avait aussi des infirmes, des femmes, des enfants.

— Le bourgmestre! demanda rudement Ruprecht.

Un vieillard se détacha du groupe et s'avança d'un pas ferme, en redressant ses épaules voûtées. L'interrogatoire fut bref. Contre l'agneau, le loup trouvera toujours de bons griefs.

— Tu as contrevenu aux lois de la guerre, burla Ruprecht, tu seras fusillé avec tes proches, demain, avant notre départ. Quant aux autres, ils seront déportés en Allemagne.

Le vieux paysan essaya de disculper ses administrés, d'apitoyer l'autre sur le sort des femmes et des enfants, mais von Schwartzendorf n'était pas d'humeur à l'écouter. Il consultait impatiemment sa montre, désireux uniquement, comme tous ses compagnons, de connaître l'issue du pari.

Cependant, la fille du maire avait guetté la sortie des otages. Quand elle les vit revenir, moroses et découragés, elle comprit et attendit, frémissante, qu'il fût l'heure de se présenter devant le reître boche.

Celui-ci la reçut avec une brutalité voulue.

— Tu m'as menti, cria-t-il, ton père et ton mari sont coupables de haute trahison. Ils seront exécutés au point du jour, avec ton fils et ton frère.

— Non, fit la jeune femme, j'ai mal entendu. Ou bien c'est une effroyable plaisanterie.

— Je ne plaisante jamais, trancha l'officier.

— Alors, vous êtes pire qu'un tigre. Car enfin, mon frère a seize ans et mon fils en a huit.

Avec une éloquence simple et poignante, elle plaida la cause des siens et de tous les otages, puis elle pleura, s'humilia, elle se roula sur le sable, aux pieds de cet homme, devant les autres qui ricanaient.

— Ecoute, dit le soldat. Je ne t'en veux pas d'avoir défendu les tiens et je te permets de choisir parmi eux celui que tu veux délivrer du supplice. A celui-là, mais à lui seul, j'accorde sa grâce.

Tous les officiers, prodigieusement intéressés, attendaient la réponse. Elle les considéra d'un œil hagard, se demandant si l'on voulait simplement insulter à son désespoir, puis, voyant que la proposition était sérieuse, elle s'écria d'une voix rauque :

— Vous ne comprenez donc pas qu'en demandant la vie d'un seul je m'associe à la mort de tous les autres, que je me fais votre complice en acceptant votre ignoble marché! Oh! les lâches! continua-t-elle en se tordant les bras, les lâches qui se mettent six pour torturer une femme.

Puis, reprenant possession de son sang-froid, elle ajouta :

— Accordez-moi la vie de tous les miens, ou alors fusillez-moi avec eux.

— Imbécile, siffla Otto.

— Stupide femme! s'exclama Ruprecht, en approchant son visage congestionné de la face pâle.

Alors, sans un mot, elle lui cracha juste entre les deux yeux.

— Qu'on l'emmène avec les prisonniers, hurla le major toribond. Puis, se tournant vers les officiers, un peu honteux malgré leur morgue :

— Messieurs, personne n'a gagné le pari.

— Je crains bien, laissa tomber Otto en guise de conclusion, que nous ne comprenions jamais rien à la psychologie de ces sacrés Welches!

Jacques Constant.

POUR NOS FILLETTES

La mode des enfants suit de très près celle de leurs mères; quand les robes des mères s'élargissent, celles des fillettes prennent de l'ampleur; et quand nous adoptons plus spécialement une couleur, nos filles semblent ratifier notre choix.



Cabriolet de batiste rose ruban bleu.

C'est ce qui fait que, souvent, mères et filles ont l'air d'être habillées avec la même pièce d'étoffe : effet déplorable, du reste, et qu'il faut éviter. Mais nous portons tellement de rose, cette saison, qu'on ne peut tout de même priver les jeunes minois d'une couleur qui est vraiment la leur pour satisfaire notre

enquêterie. Mères et filles portent des chapeaux roses; celui-ci est un amusant cabriolet de batiste rose bordé de ruban bleu coulissé; un ruban bleu à picots entoure la calotte et se termine en longues brides s'enroulant autour du cou et qu'agréablement une légère et amusante broderie en perles de porcelaine qu'on pourra facilement s'amuser à faire soi-même.

Nos filles pourront avoir toute une série de ces capellines, qui serviront à varier l'aspect des robes de toile unie qu'elles porteront tout l'été.

JEANNE FARMANT.

LECONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

PIGIER

Les "vient de paraître"

La Vermine du Monde (roman de l'espionnage allemand), par LÉON DAUDET (Arthème Fayard).

C'est le baron von Pöngk qui dit un jour : « Nous autres Allemands, monsieur, nous sommes la vermine du monde. » M. Léon Daudet n'a pas laissé tomber cette parole dans le Rhin. Il en fait l'inscription mal-tresse, au fronton de son admirable livre, qui nous montre les Allemands tels qu'ils furent, chez nous, avant la guerre, envahissant et pillant.

L'action prélude quelques mois avant le 2 août 1914. Elle se ponctue par la victoire de la Marne. Alors, le grand rêve boche est déjà par terre, en pièces. Tous les redoutables sires qui nous conquéraient pacifiquement en espérant mieux comprennent que la force et la ruse ne sont pas tout et que le génie de la France doit triompher des plus prévoyantes perfidies de la Kultur.

On conçoit que, sur un thème pareil, la verve du grand pamphlétaire, de l'ardent patriote qu'est Léon Daudet, ait pu s'exercer à merveille. Son livre n'est point une invention de romancier : il a pris l'empreinte des faits et des individus. Et quelque abjecta qu'ils soient, ces Allemands, dont le portrait véritable nous est enfin tracé, devront rester sous nos yeux, dans nos bibliothèques, pour que nous n'oublions jamais ni leurs intrigues, ni leurs crimes. La Vermine du Monde pourrait bien être le gros succès de cette fin de saison.

L'Autre Lumière, par PAUL MARGUERITE (Plon-Nourrit).

Livre dédié aux soldats aveugles de la guerre, livre de consolation et d'espoir. L'« autre lumière », c'est celle qui vient de l'âme et qui éclaire le monde de significations nouvelles. Un homme jeune et qui pouvait tout espérer de la vie perd la vue par suite d'un accident de chasse. Sa fiancée, ses amis l'abandonnent. Mais une pure jeune fille le reconforte, il s'adapte à son infirmité. Une aube de bonheur se lève en lui. Un jour vient où elle illumine ses paysages intérieurs. Il voit le monde invisible, son infortune n'est plus.

C'est un ouvrage tout d'émotion, tout de pitié, un drame qui n'a point trait à la guerre, mais qui, pourtant, évoque à chaque page. On le voit très à sa place sur les genoux des infirmières; on les entend le lire à ceux de nos héros qui ne verront plus le soleil. C'est un livre ami qu'ils presseront contre leur cœur.

La Guerre, madame, par *** (Georges Grès).

Ces trois étoiles, mystérieuses comme toutes les étoiles, font un peu peur lorsqu'on touche aux derniers mots du livre. On y voit inséré, brutalement, à la suite du récit charmant, badin, savoureusement français, un extrait du Journal officiel : « VERNIER, Maurice, caporal au 1^{er} régiment d'infanterie, grièvement blessé le 3 novembre 1915... a succombé à ses blessures. »

Est-ce que ?...

Ne cherchons pas à soulever un voile qui pourrait être un lincol. La Guerre, madame, n'est que plus émouvant à lire. Et, pourtant, ce n'est que le récit des six jours de permission d'un poilu, à Paris. Sujet banal ? Non. De la sensibilité mise au service d'un joli talent... Et puis, ces terribles étoiles...

Anticipation, par PIERRE BAUDIN (Eug. Fasquelle).

Anticipation sur quoi ? Sur le temps présent. L'auteur fut prophète. Il annonça l'alliance russe d'il y a vingt-cinq ans. Il annonça la guerre d'aujourd'hui. Mais le mérite de son livre ne tient pas uniquement en ces deux « succès » plus certains que ceux de toutes nos voyantes. Il y a cinquante pages, au début, qui sont du filon de la meilleure verve : ce sont des souvenirs intimes d'homme d'Etat, des joyusetés officielles, des roquades et des rivalités. Morceau de roi ! Ah ! si nos politiciens voulaient le faire, ce livre-là ! L'envers et le dessous du pouvoir ! Quel régal ! M. Pierre Baudin amorce l'œuvre et ne l'achève pas. C'est dommage. Il est agréable de relire son discours de Belley, ses notes sur l'Argentine ; mais comme la suite des cinquante premières pages eût bien mieux fait notre affaire !...

Souvenir d'un Réfugié, par LÉON WASTELIER DU PARC. En sous-titre : Douai, Lille, Paris, Boulogne-sur-Mer (1914-1915). (Perrin et Cie).

Le réel primesautier, bien que riche de faits, a tout l'agrément des notes que peut prendre au jour le jour un homme de cœur et d'esprit. Même, il s'y mêle un certain piment de scandales — nous ne dirons pas qu'ils provoquaient — mais ces révélations, bien osées en temps de censure, s'insèrent dans le texte au bon endroit, sans excès, comme l'angélique dans le pain d'épices bien fait. Souvenir d'un Réfugié n'est qu'un résumé d'anecdotes. Une par station, c'est le bon bouquin à lire en chemin de fer, sur une petite voie d'intérêt régional. Et, qu'on y prenne garde, ceci n'est pas un marchand complaisant.

Les Compagnons de l'Aventure, par ANDRÉ TUDÉSC (Attinger frères).

Si l'on voulait se hâter de commenter ce carnet de route d'un reporter, sous l'impression première qu'on en reçoit, on serait tenté de n'y voir qu'une très séduisante suite de films cinématographiques. Ce serait diminuer sensiblement la valeur de ces pages. Le cinéma n'a ni cette couleur, ni ce relief ; M. Tudésc, romancier au métier du journalisme ambulant, a vu les Parades, l'Égée, l'Adriatique, la Méditerranée de la guerre avec d'autres yeux que ceux d'un « tourneur de man-lin à café ». Il est artiste, il est sensible, autant qu'il est observateur et critique, l'écrivain qui a traversé ces décors, fréquenté ces soldats, assisté à ces épisodes. L'aventure, sous sa plume, devient la belle aventure, et son récit est un riche labyrinthe d'Orient, où, sans craindre l'ennui, on peut s'aventurer.

Le Coupe-Papier.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. l'ambassadeur d'Espagne près le Saint-Siège et M. de Cabello ont donné leur première grande réception depuis leur arrivée à Rome, à l'occasion de la naissance de S. M. le roi Alphonse XIII.

INFORMATIONS

— M. Léon Demare, élève au 1^{er} bataillon du 1^{er} d'infanterie, vient d'être l'objet de la belle citation suivante :

« Animé des sentiments patriotiques les plus vifs, a fait preuve d'un beau courage dans l'attaque d'une position fortifiée, et sous un feu violent et meurtrier, a électrisé ses camarades par son vaillant exemple, a contribué au succès de l'opération en luttant avec la dernière énergie pour la conservation du terrain conquis. »

BIENFAISANCE

— Une grande soirée organisée par le Prince et la Princesse Jacques de Broglie au bénéfice de la Croix-Rouge vient d'être donnée au théâtre Auguste, à Rome. M. Romualdi prononça sur Caducci et l'alliance franco-italienne un discours des plus applaudis.

MARIAGES

— On annonce de Pétrograd la nouvelle du mariage du prince Serge Belosselsky, fils du prince Serge Constantinovitch Belosselsky-Helozersky, avec la comtesse Gräfin.

Le fiancé est un des plus fidèles habitués de Biarritz.

NAISSANCES

— Mme Jean Baudet de La Maisonnette, née Vicair, femme du lieutenant de vaisseau, second du torpilleur *Borée*, a mis au monde, à Toulon, deux fils jumeaux : Henry et Hervé.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Alexandre Pict-Mélon d'Ire, président honoraire de la Chambre syndicale de la bijouterie fantaisie, chevalier de la Légion d'honneur, décédé âgé de quatre-vingt-sept ans, en son domicile, 138, avenue de Wagram ;

De la princesse Raymond de Broglie, décédée en son château de Vauhadon (Calvados). Mère du prince Joseph de Broglie (Revel), de la Société de Jésus ; des princes Louis, Octave, de la princesse Amélie, religieuse, du prince Charles de Broglie (Revel), de la Société de Jésus ;

Du commandant François J. Dubois, chef d'escadron au 6^e d'artillerie de campagne, officier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre, mort pour la France le 12 avril, âgé de quarante-quatre ans ;

De Mme Le Heron de Longueval, décédée en son domicile, 9, rue de Passy ;

Du capitaine Courtemanche, commandant la 104^e batterie du 58^e T. du 6^e régiment d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, cité à l'ordre du jour, mort pour la France à cinquante et un ans ;

De Mme de Lardemelle, née Rousselot de Morville, femme du général du cadre de réserve, décédée à Nancy, à soixante-sept ans ;

De M. Emile de Lajardière, membre du barreau de Nantes, incorporé au 134^e d'infanterie, mort pour la France le 4 mai ; il allait être nommé sous-lieutenant ;

De la marquise de Guesnoy de Saint-Pierre, née Potier de Courcy ;

De M. Arthur Géraud, sous-chef de division honoraire au Crédit foncier de France, père de M. Henri Géraud, avocat à la Cour, et de M. R. Géraud ;

De Mme de Beaune, née Leclerc, décédée à la Rochelle, à quatre-vingt-cinq ans ;

Du sergent Paul Durieux de Carnantille, du 94^e, mort pour la France, le 9 avril, à vingt et un ans ;

De M. Paul Chauvel, sous-intendant militaire de 1^{re} classe, officier de la Légion d'honneur, décédé à Nice ;

De Mme Ducaulombier, née Jaudeau, décédée le 30 mars, à Lille ;

Du sous-lieutenant François Cabauat, du 36^e régiment d'infanterie, mort pour la France, le 15 avril, âgé de vingt-trois ans.

TRIBUNAUX

Caporal tué par un brancard

Dans la matinée du 25 octobre dernier, une voiture de laitier, conduite par le livreur Porcher, heurtait, à l'angle du boulevard de la Villette et du faubourg Saint-Martin, une automobile descendant à une allure modérée. Dans cette dernière voiture se trouvaient le commandant Lippmann et le caporal Carrière, de la 22^e section. Le brancard de la voiture frappait le caporal en pleine poitrine et le tuait net. La dixième chambre correctionnelle, après avoir entendu M^{rs} Montoux et Desforges, a condamné le livreur Porcher à 100 francs d'amende. Mme Carrière, veuve de la victime, a obtenu 30.000 francs de capital, et ses deux enfants en bas âge chacun 15.000 francs qui seront placés en rentes sur l'Etat.

L'ivresse est mauvaise conseillère

Le deuxième conseil de guerre a acquitté, hier, un fusilier marin, Le Bourdonne, dix-neuf ans, engagé volontaire, l'un des héros de Dixmude. Le 23 mars dernier, ayant bu plus que de raison, Le Bourdonne était arrêté à Saint-Cyr et enfermé dans les locaux disciplinaires de la caserne Charles-Renard. Il s'évada, mais fut repris peu après. Il tenta à nouveau de s'enfuir en prenant les carreaux du vasistas. Le fusilier marin, dégrisé, manifesta des regrets et demanda à être renvoyé sur le front.

Coup de poing mortel

Un garçon boucher, Pierre Guerligny, dix-huit ans, avait, le 30 septembre 1915, une discussion, à Saint-Germain-lès-Corbeilles, près de Reims, avec Lefèvre, homme d'équipe à la Compagnie de l'Est. Il riposta à un coup de pied de Lefèvre par un coup de poing. Atteint à la tempe gauche, l'homme d'équipe s'affaissa et succomba à un épanchement cérébral. Pierre Guerligny comparait hier devant les assises de la Seine. Il a été condamné à deux ans de prison avec application de la loi de sursis.

L'escroquerie au mariage

Barthélemy Damiani, qui pratiquait l'escroquerie au mariage, a été condamné, hier, par la huitième chambre correctionnelle, à dix-huit mois d'emprisonnement. La partie civile, représentée par M^{rs} Lagasse, a obtenu, à titre de restitution, la somme de 40.900 francs.

Petite gazette de la Comédie

Mes deux précédentes notes étaient consacrées à deux représentations seulement : la reprise du *Marquis de Priola* et la « Molinée Shakespeare-Cervantes » ; je dois donc revenir en arrière et vous dire quelques mots des spectacles des ces huit derniers jours. Le samedi 13 mai, en matinée classique, nous avons eu *Britannicus*, suivi du *Médecin malgré lui* (à la place des *Folies amoureuses*, primitivement affichées). Dans la tragédie de Racine, Mme Madeleine Roch reprenait Agrippine et s'y affirmait, cette fois, vigoureuse tragédienne en pleine possession du personnage dont elle exprime noblement, profondément aussi, l'ambition féroce, une « soif de régner » aussi ardente que celle qui fit accepter par Agamemnon le sacrifice d'Iphigénie. Dans le *Médecin*, Cronq, Sganarelle plein de verve et de fantaisie, prouve qu'il est un des plus fins acteurs de la Maison ; mais sa finesse n'a rien d'exagérément raffiné dans l'expression, et sait conserver de l'ampleur au développement de la phrase, qui se déroule harmonieusement.

Cette matinée clôt la série des « samedis classiques ». On avait annoncé une représentation pour le 20 mai ; on y a sagement renoncé. Cette saison, on avait commencé les matinées du samedi le 18 mars ; c'était beaucoup trop tard. On nous promet la reprise des « samedis classiques » en septembre ; à la bonne heure ! En laissant au public le temps de se familiariser avec ces représentations, vous assurerez leur succès ; il n'y a point de raison pour que la Comédie-Française soit moins favorisée que l'Odéon, où, grâce à l'active et habile direction de M. Paul Gavault, les matinées du samedi attirent toujours un public nombreux. Mais je tiens à l'idée émise dans un de mes articles : après entente avec la Ville de Paris, réservez un nombre de places aux élèves de nos écoles ; puisque, après la guerre, il est question d'étendre l'instruction à tous les degrés, ne négligez pas le théâtre, un des plus puissants agents de propagation de nos chefs-d'œuvre littéraires, et n'oubliez pas que nul ne connaît les classiques, au sens initial et total du terme, s'il ne les a vus sur la scène agir, sentir, souffrir, en un mot *vivre* !

Le lendemain dimanche, en matinée, autre spectacle classique composé de *Phèdre* et du *Malade imaginaire*, salle comble et recette superbe ; Mme Weber est furieusement acclamée dans la fille de Minos. Certes, si elle se livrait à de multiples contorsions, si elle s'étendait, par exemple, sur un divan ou sur un banc de pierre en mâchonnant des roses, si au lieu de chercher au fond de la pensée elle inventait des jongleries autour du texte, elle plairait davantage à ceux qui, suivant la plaisante expression d'un peintre de mes amis, se laissent prendre au éblouissement des « articles de hazard » ; avec sa *Phèdre* angoissée et angoissée, tantôt déchignée comme une furie dominée par Vénus, tantôt faible comme une enfant inerte et sans volonté aux mains d'Œnone, effrayante dans sa jalousie, pitoyable sous le poids du remords, Mme Weber provoque l'admiration des fervents de Racine qui retrouvent chez la tragédienne la simplicité grandiose du grand tragique français.

Le *Malade imaginaire* amuse franchement le public. Mais j'ai peine à me faire au renouveau de mise en scène — car ces fantaisies ne sont pas nouvelles ! — dont on affuble l'œuvre de Molière. Jadis, quand les dames étaient admises à l'orchestre avec leurs chapeaux, vous avez certainement assisté à plus d'une représentation derrière un de ces monvants plumets venant, au bon endroit, cacher à votre vue un joli mouvement, un intéressant jeu de physionomie. Eh bien ! le *Malade*, emporté dans le fatras de l'actuelle mise en scène, m'apparaît comme si une gigantesque aigrette, sans cesse déplacée, voltait par instants à mes yeux les beautés de la pièce si simple, si lumineuse, si humaine. Si vous ne disposiez que d'acteurs médiocres, peut-être pourriez-vous essayer de donner le change en masquant la pauvreté du jeu par le nombre et la variété des accessoires. Or, jamais le *Malade imaginaire* ne fut mieux joué qu'en ce moment par Siblot, Berr et la plupart de leurs camarades ; laissez les au premier plan, ils sont dignes d'y briller. A cette matinée, Dehelly, Ravet et Mme Dussane ont repris Cléante, Purgon et Toinette.

Le soir de ce dimanche 14 mai on a donné *les Ranzans*, également affichés le jeudi suivant. Mardi et vendredi le *Marquis de Priola*, représenté devant des salles comblées, a valu à Raphaël Duflot de nombreux rappels, succès d'autant plus sensible au délicat et émouvant comédien qu'il recevait du public un accueil aussi chaleureux mercredi dans *l'Ami des femmes*, et samedi dans *la Figurante* ; et pourtant, il y a loin de M. de Ryons et du marquis de Renneval au marquis de Priola !

Enfin, avant-hier dimanche, d'une heure et demie à onze heures du soir, le *Luthier de Crémone*, *l'Humble offrande*, la *Mégère apprivoisée* ; puis les *Brabis de Parnasse* et le *Voyage de M. Perrichon*. Œuvres et interprètes sont également appréciés et fêtés par les spectateurs. J'ai plaisir à enregistrer l'enthousiasme soulevé par l'éloquent et généreux petit acte de M. André Rivoire joué avec une ardente conviction par Berr, poète d'une poignante sincérité, et par Mlle Lecointe, adorable muse évoquant à la fois l'image de Musetta et de Mimi Pinson.

Emile Mas.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Un nouveau concert historique, évoquant cette fois les fastes artistiques du dix-huitième siècle, sera donné à la soirée de jeudi prochain : *Une fête chez La Pouplinière*.

La musique, de Rameau, Gluck, Händel, Pergolèse, a été instrumentée par M. Rachelet. L'importante partie chorégraphique sera dansée par Mlle Aida Boni, qui y fera sa rentrée à l'Opéra, Mlle Urban, M. A. Aveline, Mlle Schwartz, J. Langier et les artistes du ballet.

Parmi les cantatrices qui interpréteront des airs célèbres, on injustement oubliés, on aura pour la première fois l'occasion d'entendre Mme Montjovet, dont le talent s'est fait applaudir si souvent dans les grands concerts.

Les rôles des principaux personnages seront joués par Mlle Antonine Mounier et M. Georges Wague.

Au Trianon-Lyrique. — *Rigoletto* reparaitra sur l'affiche du Trianon-Lyrique vendredi prochain.

Bienfaisance et solidarité. — Demain après-midi, la Comédie-Française ouvrira ses portes pour une grande matinée donnée au bénéfice du Souvenir Français aux marins et équipages de notre flotte. M. Pierre Lull, de l'Académie française, prononcera une allocution.

On représentera deux pièces nouvelles, l'une *les Deux Glorieux*, de M. Pierre Wolff, avec MM. de l'érandy et Rober, Mmes Jeanne Granier et Berthe Boyer, l'autre de M. Le Goffe, *Sans Nouvelles*, jouée par les meilleurs artistes de la Comédie-Française.

Le célèbre chanteur italien, M. Battistini, se fera entendre dans le deuxième acte de *la Traviata*.

Une section des friseurs marins, les héros de *Dixmude* et de l'Yser, rendra les honneurs.

Le président de la République, le président du Conseil, le ministre de la Guerre ont déjà donné leurs loges.

Théâtre des Champs-Élysées anciens et Concerts-Rouge réunis. — Le troisième spectacle aura lieu en matinée, le jeudi 25 mai, à 29 h. 30, *L'Amant jaloux*, opéra-comique en trois actes de Grétry (1778). Partie de concert par l'orchestre des Concerts-Rouge. Mlle Bella Torre, cantatrice, conférence par M. G. Mity.

Ceux qui s'y voient, on annonce de Nice que le ténor Verini, qui devait chanter dimanche le duo d'*Aida* au théâtre de verdure du parc Valrose, a succombé à une embolie, à la répétition, au moment où il allait monter en scène.

MARDI 23 MAI

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *le Marquis de Priola*. Opéra-Comique. — Jeudi, 1 h. 30, *la Tosca*; les *Rendez-vous bourgeois*.

Odéon. — Mercredi, 8 heures, *les Grandes Dames de la loi*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 15, *l'Homme qui assassina*.

Ambigu. — A 8 heures, *la Femme X...*

Apollon. — A 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polash et Perimulter*.

Carnegie (161, 163-165). — A 8 h. 30, *ça pousse !* revue ; *Mon ami fait du théâtre* : cinq minutes, s. v. p. !

Chaict. — Matinée jeudi et dimanche, 2 heures. Soirée samedi et dimanche, 7 h. 15, *les Explosifs d'une petite Française*.

Salte-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Attaquisme*, *le Document 528 V*, *Morcerent*, *le Château de la Mort-Lente*.

Gymnase. — A 8 h. 30, mardi, mercredi, vendredi, samedi et dimanche (matinée), *le Rubicon* (dernières).

Théâtre Michel. — A 8 h. 30, *Une nuit orange*. A 9 h., *Paris*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flambee*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café*.

Théâtre Réjane. — A 8 h. 15, *Zola*.

Benaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*.

Sarah-Bernhardt. — A 8 h. 15, *le Vengeur* (dernières).

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 45, *la Tempête*.

Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*.

Vauvilliers. — Jules César. Tous les jours, matinée à 3 h. 30, soirée à 8 h. 30.

LE GÉNÉRAL DUBAIL

va passer en revue la Préparation militaire

Le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, des sa prise de commandement, s'est particulièrement intéressé à la question si importante de la Préparation militaire.

Afin de donner à cette œuvre de défense nationale un haut et précieux encouragement, il a accepté de passer l'inspection des effectifs des groupements d'Armées de la Préparation militaire constitués par l'Union des Sociétés de Préparation militaire de France et la Fédération nationale des Sociétés de Préparation militaire de France et des colonies, groupements organisés depuis août 1911 et qui ont déjà instruit plus de 11.000 jeunes gens des classes 1911, 1915, 1916 et 1917.

L'inspection de leurs effectifs, disponibles des classes 1918 et 1919 que passera notre gouverneur aura lieu dimanche prochain 28 mai, sur l'hippodrome de Vincennes, à 11 h. 15.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

"DU HAUT EN BAS !...", par BENJAMIN RABIER



-- Si la guerre a élevé les sentiments, elle a joliment rabaissé le métier de ramoneur qui devient bien terre à terre !...

FEUILLETON N° 1 EXCELSIOR DU 23 MAI 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE XIV

— Jamais, jamais tu ne feras cela, s'écria Monette avec feu. Divorcer pour le remariage, jamais ! Des parents peuvent donc songer à cela quand ils ont des enfants en âge d'être pourvus ?

Didier eut un rire léger, puis s'approchant de sa fille, il caressa son menton, ses joues, comme on flatte de la main un petit chien.

— Chère égoïste, murmura-t-il d'une voix douce, je reconnais bien là mon sang. Quand j'avais ton âge je trouvais mes parents si vieux et je croyais seul avoir le droit de jouir de l'existence dans toute sa plénitude. Aujourd'hui mes idées sont changées, l'amour est de toutes les saisons de la vie, je ne l'immolerais en aucun cas mon avenir avec Mme Chelley ; d'ailleurs un pareil sacrifice ne te servirait pas, il te nuirait au contraire, car Dorothy est aussi riche que belle. Tu aimes le bien-être, les parures coûteuses, tu seras un jour pleine de gratitude pour un père qui a su te recruter une belle-maman millionnaire.

— Cela se pourrait, répondit Monette, si maman n'existait pas, ma chère maman qui m'a élevée, qui a été bonne pour moi.

— Maman ! Maman !...

Didier singeait la voix et l'accent d'une petite fille.

— Moi aussi j'ai eu une maman, reprit-il, et tout le monde en a une, et, on peut l'affirmer, pas un homme, pas une femme, n'ont pu vivre sans faire pleurer leur mère. C'est une loi de la nature. Une nécessité humaine.

— Humaine, mais pas divine, riposta vivement Monette.

Exposée cyniquement, cette obligation lui faisait horreur et elle pleura la première en songeant aux larmes qu'elle avait fait ou qu'elle ferait verser à la délaissée de Bland.

— Telle mère, telle fille, conclut Didier, tu ne sauras pas te rendre heureuse.

Certaines femmes, pensait-il, ne peuvent vivre que dans les peines. Quand elles n'en ont pas de réelles, elles s'en créent d'imaginaires. Il était déçu par sa fille, car il appréciait chez Monette certaine aptitude à la joie envers et contre tout qui était justement en lui.

Hélas ! notre Didier arrivait à l'ère des désillusions, de telles périodes existent même dans la vie des gens les plus heureux.

Pour commencer, Snowdrott convia Dorothy et son fils à le suivre à sa résidence d'été, mais il négligea de faire la même invitation à M. Durand de Bland et à sa fille.

Fiancé officieux et non officiel de la belle Américaine, mari de Clotilde, Didier ne pouvait se prévaloir d'aucun droit pour accompagner Dorothy, mais ils se persuadèrent que la jeune femme refuserait un séjour où il n'était pas prié.

Il se trompait, car Dorothy accepta avec joie d'aller à Ostende avec M. Snowdrott et quand assez timidement Didier critiqua ce départ, le jugeant peu convenable, elle eut un rire si doucement ironique que Didier, peut-être pour la première fois de son existence, fut déconcerté devant une femme.

Ayuntamiento de Madrid

Cependant, retrouvant son sérieux, elle promit au morfondu un entretien avant son départ.

— J'aurai des choses très graves à vous avouer, dit-elle avec une grâce féline.

Elle tendait à Didier des doigts si souples, si doux, aux ongles taillés avec tant d'art. Mais pourquoi ces mains exquises paraissent-elles féroces à Didier ? De véritables pattes de tigresse qui vont déchirer une proie saignante.

Il eut même une sensation d'arrachement au cœur, absolument comme si toute une vie sentimentale ressuscitait en lui.

Aussi, le soir, quand il fut seul dans sa chambre, il se regarda longuement dans un miroir, tant il redoutait d'avoir vieilli.

Craignait-il donc d'être dédaigné et jeté au panier des rebuts, celui où se rencontrent quelquefois les vieux beaux et les antiques coquetteuses, tous ceux et toutes celles qui ont perdu ou gâché leur premier et leur dernier amour.

Un pareil examen est dangereux pour un homme mûr, surtout s'il le fait dans une de ces heures de tristesse comme en traversent tous les êtres qui ont un passé orageux dont il faut beaucoup oublier pour vivre sans inquiétude sur l'avenir et sans remords du passé.

— Mes cheveux blanchissent, constata-t-il avec regret.

Les plis verticaux qui creusaient son front s'accroissaient, devenaient de véritables sillons, son regard perdait de son brillant et il lui semblait même, pure illusion sans doute, qu'un de ses yeux s'agrandissait au détriment de l'autre qui devenait tout petit.

— Je porterai un monocle, murmura-t-il, cela arrangera cette fâcheuse dissemblance.

Un peu rassuré par l'espoir de l'amélioration qu'il apporterait à son physique, il s'endormit paisiblement.

Didier avait des qualités et parmi d'autres celle

LES SPORTS

HIPPISME

Deux chevaux français gagnent à Milan. — Malheureusement dans le Prix du Commerce, il y a huit jours, les courses françaises qui ont fait le déplacement de Milan ont trouvé une petite compensation dimanche dernier. Chez Maître, à M. Michel Lazard, a gagné le Prix de Lombardie (handicap), et Quina III, à M. Kalekian, y a pris la troisième place.

Un autre handicap, moins important, a été gagné par Legend, à M. Camille Blaud.

CYCLISME

Le Brevet militaire des 100 kilomètres à Lyon. — L'épreuve du Brevet militaire des 100 kilomètres, organisée par le Comité du Lyonnais de l'U.V.F., a été disputée dimanche, sur un parcours des plus pittoresques. Le départ a été donné à cinquante-deux coureurs, qui sont restés assez longtemps en peloton serré. Les trois premiers arrivés ont été : Seydoux, à 11 h. 41 min. 10 s.; Humbert, à 11 h. 52 s.; et Vandenne, à 11 h. 57 s.

AVIRON

Les régates jeunes classes. — La Société d'Encouragement du Sport Nautique avait organisé, dimanche, dans le bassin de Nogent-Le Perreux, une réunion de régates réservées aux rameurs des jeunes classes. Résultats :

Quatre rameurs, 2^e série. — 1. Société Nautique de la Basse-Seine; 2. S.N. de la Marne; 3. Société des Régates Rouennaises; 4. Société d'Encouragement. Gagné de cinq longueurs.

Quatre rameurs n'ayant pas couru avant 1916. — 1. Société d'Encouragement; 2. Rowing Club de Paris; 3. S.N. Rouennaise; 4. C.N. de Paris. Les trois équipes dans une longueur.

Quatre rameurs, critérium. — 1. S.N. Haute-Seine; 2. R.C. de Paris; 3. S.N. Basse-Seine. Gagné de deux longueurs.

Quatre rameurs n'ayant jamais gagné. — 1. S.N. Marne; 2. C.N. Paris; 3. Société d'Encouragement. Gagné d'un quart de longueur.

Huit rameurs. — 1. S.N. Haute-Seine; 2. R.C. de Paris et C.N. Paris (mixte); 3. S.N. Basse-Seine. Gagné de trois-quarts de longueur.

AUTOMOBILISME

Course de vingt-quatre heures en Amérique. — On prête aux dirigeants de l'autodrome new-yorkais de Speershead Bay l'intention d'organiser une épreuve automobile de vingt-quatre heures, les 16 et 17 du mois prochain; le montant des prix dépasse 60.000 francs.

BOXE

L'Amérique n'est pas en guerre ! — Frank Moran, le fameux boxeur, entre pour le visiter au Sénat d'Albany (Amérique). La séance est immédiatement suspendue, et le célèbre pugiliste est invité à s'associer aux vœux du lieutenant gouverneur. Nos pères consensuels sont moins sportifs...

Communiqués

Tous les boys scouts (claireurs), toutes les sociétés de scoutisme sont conviés à adhérer à l'Union Nationale des Boys Scouts de France (Fédération), qui coordonnera les efforts de tous dans un but commun. Ecrivez à M. M. Guesnier, 39, boulevard Victor, Paris (15^e).

Le groupement chorale de Valenciennes, Anzin, Fresnes, Saint-Vaast et Saint-Amand (Nord) se fera entendre à la chapelle des œuvres paroissiales de Saint-Honoré d'Élix, 46, avenue Malakoff, le dimanche 28 mai, à la messe de 11 heures, qui sera dite à l'initiative de leurs membres tombés au champ d'honneur.

Une quête sera faite par des jeunes filles au profit des prisonniers.

de dormir comme un enfant. Toujours gâté, sans cesse obéi, il avait même été, au cours de son existence, un enfant volontaire, méchant et capricieux.

Les circonstances n'avaient pas mûri son caractère, sans quoi il fût peut-être devenu un homme bon. Faute d'évoluer en temps voulu, certains traits restent au moral de petites créatures horribles, égoïstes. Ils n'ont pas grandi.

On félicite cependant les personnes âgées qui ont en partage « le don d'enfance » comme s'ils pouvaient impunément commettre toutes les sottises et ne pas faire cruellement souffrir ceux qui les aiment.

Un nuit d'excellent repos loigna pour Didier les préoccupations de la veille. Il était seulement décidé à s'opposer de tout son pouvoir au départ de Dorothy et résolu à précipiter le premier acte de procédure vers son divorce.

Il procéda avec minutie aux soins de toilette qui prolongent la jeunesse.

Le plus, quand il regarderait Dorothy à travers un miroir, elle ne lui résisterait pas, il en était persuadé. Il ne doutait jamais de son pouvoir bien longtemps quand il s'agissait de séduire une femme.

Après son bain, il confia sa tête au coiffeur et se mit à la manucure, puis il choisit dans ses vêtements un très seyant gris foncé.

Il sortit de l'hôtel d'un pas joyeux, avec des airs de tambour-major à la tête d'une troupe victorieuse en brandissant et tournant sa canne. Son idée de monnaie lui paraissait splendide.

— J'aurai l'air d'un journaliste, avait-il pensé avec satisfaction.

Il était hanté de la sorte par le souvenir du vieil Archen Scholl, mais il espérait plutôt ressembler à quelque séduisant reporter d'une feuille à la mode.

Chez le marchand d'optique du boulevard des

TIRAGES FINANCIERS

Communes 1912. — Le numéro 58501 est remboursé par 100.000 francs; le numéro 1836491 par 10.000 francs. Les douze numéros suivants sont remboursés par 1.000 francs : 1281099, 100939, 245112, 1028055, 1074133, 1063260, 1218163, 181750, 161038, 1527937, 405429, 908967.

La Bourse de Paris

DU 22 MAI 1916

Séance un peu plus calme que la précédente, mais non dépourvue de formété. L'Extérieure espagnole, le Nord, parmi nos grands Chemins, et le Rio, poursuivent leur reprise. En banque, les Industrielles russes restent bien orientées dans l'ensemble.

Aucune modification sur nos rentes, qui se retrouvent, le 3 0/0 à 82,25, le 5 0/0 à 88.

Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure passe de 95,75 à 96. Amélioration du Russe 1909 à 78,20.

Peu de transactions aux établissements de crédit, où nous laissons la Banque de France à 4.875, le Comptoir d'Escompte à 745.

Du côté des grands Chemins français, le Nord regagne une nouvelle fraction à 1.475. Les lignes espagnoles sont fermement tenues aux environs de leur précédent niveau. Le Rio s'inscrit à 1.810 contre 1.800.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,22; Suisse, 113; Amsterdam, 246; Pétersbourg, 182; New-York, 502; Italie, 93 1/8; Barcelone, 586.

AVOCAT-ENQUÊTES PRIVEES. Cabinet Rivoli, rue de Rivoli, 80. Archives 01-93.

Se charge de tous procès en demande et défense devant tous tribunaux. Rédaction d'actes. Successions. Divorces et toutes démarches légales. Représentation devant commissions arbitrales sur les loyers. Recherches, etc. Consultation tous les jours ou par lettre, de 9 h. à 6 h.

HEPATIQUES un Grain de Vals

au repas du soir

assure fonctionnement
normal du foie.



Italiens où il s'adressa. on lui montra plusieurs monnaies qu'il essaya sans trouver l'objet désirable. Le commis, pour lever ses hésitations, lui dit :

— L'usage du monocle ne s'apprend pas en un jour. C'est une habitude pour le tenir dans l'arcade sourcilieuse. Aucun ne vous conviendra entièrement sans quelque peu de pratique. Choisissez seulement celui qui vous gêne le moins.

Le tourneur fixa un verre blanc dans le cercle d'écaillage, car Didier jouissait d'une excellente vue. Il glissa l'objet à portée de sa main dans une des petites poches de son veston.

Pendant son déjeuner, qu'il prit comme tous les jours avec Monette, il fit plusieurs fois le monocle sans oser le sortir. Il craignait le sourire sans aucun doute moqueur dont sa fille accueillerait l'innovation.

Hé oui ! il s'inquiétait de l'opinion de Monette, il s'accoutumait aussi à sa présence à table, à la promenade. Il se fut trouvé très malheureux sans ce clair visage qui, devant lui, souriait.

Cas remarquable, un coureur d'aventures, installé dans un hôtel cosmopolite, prenait des habitudes familiales, grâce à la présence d'une petite fille élevée dans l'atmosphère paisible de Bland.

Des riens, des détails l'attachaient à Monette. La fraîcheur toujours égale de son teint, exactement celui de Clotilde, certaine façon délicate de rompre son pain, les formules de politesse qu'elle employait, remerciement ou refus répétés sur le même ton et avec le même sourire. Elle avait les manières de sa mère, Monette était distinguée et son éducation était parfaite. Didier sentait à chaque instant l'influence de Clotilde dans les façons d'être de sa fille, mais il trouvait admirable l'enfant parce que son caractère ressemblait au sien et qu'ainsi il la trouvait en quelque sorte « humanisée ».

Les nobles qualités de Clotilde n'avaient pas su lui plaire.

« Cette bonne Clotilde, pensait-il parfois, n'est pas amusante. Je ne lui connais pas un défaut, elle ne m'adresse même pas les reproches que je mérite en lui enlevant notre fille. Elle eût été admirable dans l'antiquité, comme mère des tragiques, ou bien en Iphigénie. »

Le monocle resta dans la poche du veston jusqu'au moment où, seul dans sa chambre, Didier en fit quelques essais qui ne furent pas couronnés du succès qu'il espérait.

L'heure du thé, celle où Dorothy l'attendait dans son appartement pour un entretien particulier, arriva sans qu'il eût achevé ses études de mannequin pour monocle.

Tant pis, n'est-ce pas, l'effet serait peut-être raté, mais il s'en consolait, il était tellement certain de ne manquer ni d'élégance, ni de distinction dans son joli costume gris.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX DE CHAPOTEAUT. FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement
aux
CONVALESCENTS,
ANÉMIÉS,
NEURASTHÉNIQUES,
Etc., Etc.



Dans Toutes les Pharmacies
VENTE EN GROS :
8 RUE VIVIER, PARIS.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS
ET COMPAGNIE GÉNÉRALE TRANSATLANTIQUE.

Le MAROC par BORDEAUX

PARIS (Quai d'Orléans) - BORDEAUX - CASABLANCA

en 3 jours 1/2



la voie la plus courte,
la plus directe et sans escale,
la plus économique

Service Rapide bi-mensuel entre
BORDEAUX - CASABLANCA - MAZAGAN

Wagon direct (voiture et d'aller et retour) déposé à
PARIS (Quai d'Orléans), ORLÉANS, TOURS, LIMOGES,
et GANNAT, pour CASABLANCA via BORDEAUX.

ENREGISTREMENT DIRECT DES BAGAGES.

Le gérant : VICTOR LAUVERGAT.
Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

« Cette bonne Clotilde, pensait-il parfois, n'est pas amusante. Je ne lui connais pas un défaut, elle ne m'adresse même pas les reproches que je mérite en lui enlevant notre fille. Elle eût été admirable dans l'antiquité, comme mère des tragiques, ou bien en Iphigénie. »

Le monocle resta dans la poche du veston jusqu'au moment où, seul dans sa chambre, Didier en fit quelques essais qui ne furent pas couronnés du succès qu'il espérait.

L'heure du thé, celle où Dorothy l'attendait dans son appartement pour un entretien particulier, arriva sans qu'il eût achevé ses études de mannequin pour monocle.

Tant pis, n'est-ce pas, l'effet serait peut-être raté, mais il s'en consolait, il était tellement certain de ne manquer ni d'élégance, ni de distinction dans son joli costume gris.

Il descendit, se fit annoncer et fut introduit dans un boudoir où Dorothy avait fait disposer les voiles, les coussins, les broderies et les fleurs qui lui permettaient de se sentir « un homme » dans un banal salon d'hôtel.

La reine était là. Le visage rond et attirant, souple et féline, elle était vêtue d'étoffes légères et blanches tenues à la taille qu'elle portait à l'empire. Très haute, par une ceinture d'un vert cru. Ses cheveux noirs brillants, ondulés, étaient roulés de façon à lui faire une petite tête ronde. Cette coiffure lui servait à ravir, elle ajoutait à la finesse de ses traits une douceur, un modelé qui n'appartenaient qu'aux félins à la fourrure de soie.

De plus, elle avait une grâce fatiguée extrêmement touchante, tout à fait un air de femme guérie soudain d'une atroce migraine parce qu'elle a du plaisir à accueillir un visiteur apprécié.

Elle se souleva de son fauteuil, y rebomba en désignant à Didier un siège en face du sien.

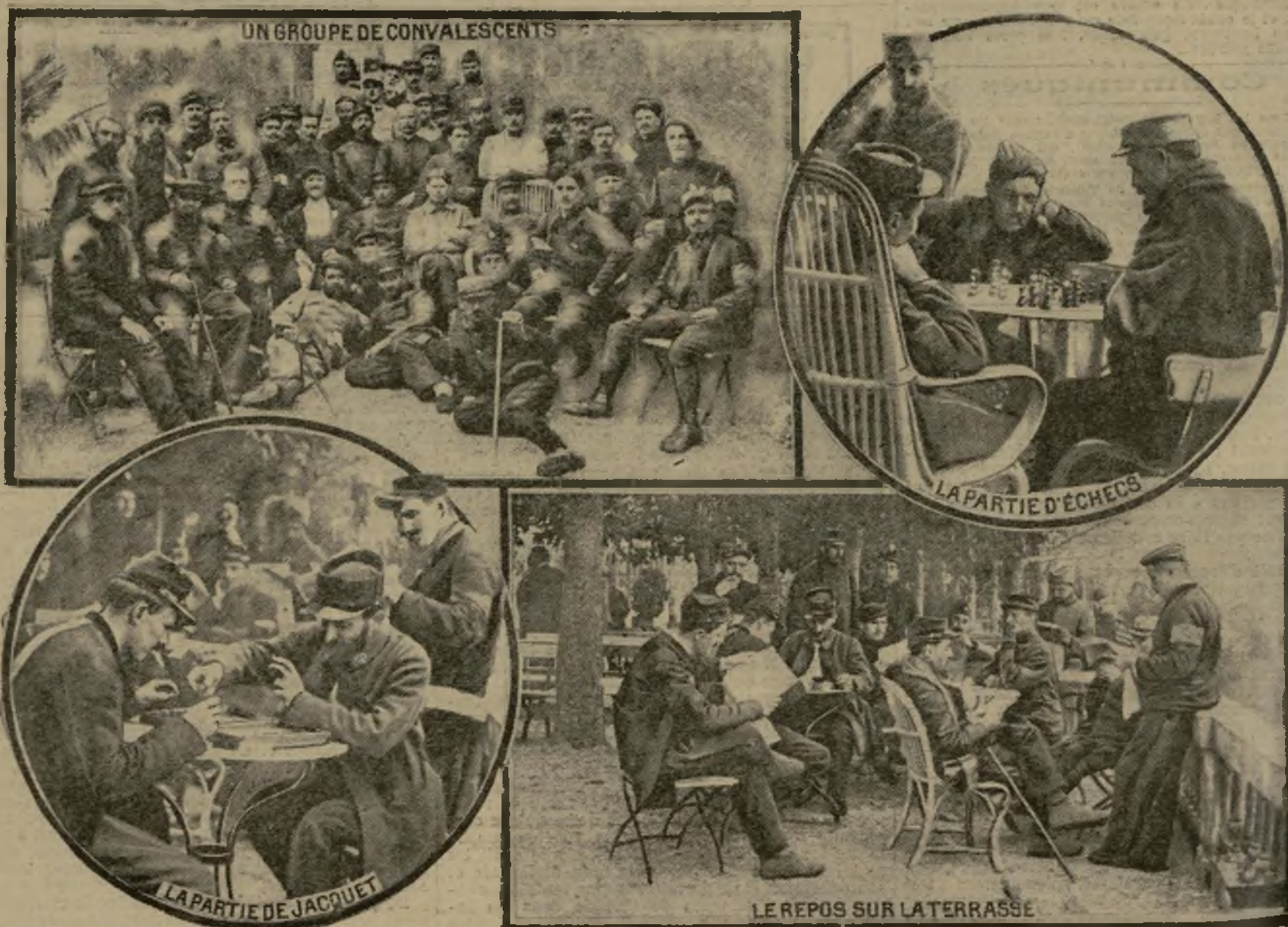
(A suivre)

Les parlementaires russes délégués à Paris



Hier, les délégués russes ont été reçus, dans la matinée, par les présidents du Conseil, du Sénat et de la Chambre des députés. Ils ont déjeuné au Palais-Bourbon, puis ont été reçus, dans l'après-midi, par le président de la République. Ce document les représente sortant du ministère des Affaires étrangères. Parmi eux, M. Protopopof (1), vice-président du Sénat; M. Milioukof (2), chef des cadets, et aussi MM. D'Estournelles de Constant (3), Leygues (4), Doumer (5).

Prisonniers de guerre français en convalescence en Suisse



A Macolin-sur-Bienne sont arrivés, il y a quelques jours, de nombreux blessés français, évacués d'Allemagne. Dans une installation sanitaire modèle, ces braves, entourés des soins si généreux et si touchants que leur prodiguent leurs hôtes neutres, vont recouvrer leurs forces et, après avoir connu les pires misères, renaître à la vie en attendant la victoire. (Phot. Racine, Bienne)